

Vedettes

4f
32 PAGES



TOUS LES SAMEDIS
13 SEPTEMBRE 1941 — N° 44
49, AVENUE D'IÉNA, PARIS-16

Pierre Fresnay

SERA LA VEDETTE
DU "DERNIER DES SIX".
Production "Continental".
PHOTO EXTRAITE DU FILM

Tous à l'écoute

MAURICE CHEVALIER

CHANTERA
A RADIO-PARIS

LE DIMANCHE
14 SEPTEMBRE

de 13 h. à 13 h. 45



PARIS

PETITS POTINS

★Edwige Feuillère rentrée chez elle avec le jour qui tombe. On ne la voit guère le soir, dans Paris, mais nous l'avons aperçue au crépuscule des Champs-Élysées, bien élégante dans un tailleur de crêpe noir, très haut cintré.

★Si la chasse ouvrait exceptionnellement en Sologne, — on en parle — Jean de la Varenne irait vite y poursuivre le lapin.

★Jacques Thibaud a reçu une lettre avec cette simple adresse : Thibaud, violoniste, Paris.

★La Térésina est rentrée à Paris après avoir dansé à Vichy et à Cannes *La Vie brève*, de Manuel de Falla.

★Henri Bessi, le compositeur de Maurice Chevalier, est un Niçois. Il fut longtemps soliste d'harmonica.

★*Fariboles*, de Robert Robin et Roger Caccia, le même des *Chesterfield*, sera créé le 17 septembre. Robert Robin, qui s'engagea jadis dans la Légion, est aussi architecte... Caccia, lui, était pianiste quand il rencontra Margaritis. Vingt music-hall refusèrent le numéro des « Chesterfield ». Et quand un directeur parisien les rappela de New-York il s'arracha ses quatre cheveux en reconnaissant les petits débutants évincés quatre mois auparavant.

★Michèle Morgan dément son mariage avec l'acteur américain Jacques Théry. Elle tourne simplement un scénario de Théry intitulé *Jeanne de Paris*. Il y a loin du studio à l'église !

★Vu au carré Marigny André Roanne qui cultivait des timbres « Pétain ».

★Henry de Montherlant, l'autre après-midi, le teint bronzé par des vacances simplement parisiennes, mangeait des gaufres sous les marronniers des Champs-Élysées.

★Roland Toutain s'enferme dans sa chambre pour peindre des marines. Il envisage aussi de sauter cette semaine d'un quatrième étage. Tout dépendra de l'humeur de sa concierge.

★*Le Grand Meaulne* à l'écran ? En tout cas, Mme Jacques Rivière, sœur d'Alain Fournier, entend rester maîtresse absolue de l'adaptation et de la réalisation.

★On a volé cinquante camemberts à Aimos, qui faisait les Halles.

ICI L'ON REVE

Ici l'on pêche, ici l'on rêve... Jean Tranchant, qui voudrait retrouver, au coin de la rue, le temps des fiacres, des dames voilées, des petits rendez-vous enrubannés de mystères, demeure dans le merveilleux des

Vedettes

toits de la rue de Castiglione. Avec du rose et beaucoup de bleu sur les murs. Le soir, il rêve — à quoi rêve Jean Tranchant ? demandent les jeunes filles — il rêve sur Paris qui cache bien ses histoires dans l'infini de ces petits coffrets que sont les maisons vues de sa fenêtre. Mais aussi quelquefois, au retour des Buttes-Chaumont où il tourne son premier film : « Ici l'on pêche », il s'amuse à disposer harmonieusement les dessins de Picasso dont il est très fier et ses Daumiers achetés pour une bouchée de francs au tournant d'une promenade de pas perdus.

L'ENVERS DE LA GAÏTÉ

Un homme se donne à l'anonymat du métro. Il est accroché à son parapluie, le regard ensorcelé par quelque horrible image sortie d'une histoire de bonnes gens. Il est triste. Son front est enveloppé dans les soucis. C'est Georgius qui doit composer mentalement, au rythme des stations et des correspondances, quelques chansons à boire... Chaque jour, à 13 heures précises, Georgius prend son métro à Clichy et descend à la station des Ternes. A 13 heures 10, il salue le contrôleur, à 13 heures 15, il est à son bureau. Quelle drôle de mine à l'envers de la gaïté !

GIFLES ET SUCCÈS

Viviane Romance tourne à Paris. Elle est venue dans le train de nuit, est entrée en soulevant dans un soir de Paris... Viviane Romance est aujourd'hui grande vedette, mais sans doute n'a-t-elle pas oublié le Moulin-Rouge où elle échangea jadis — quand nous disons jadis, nous voulons dire il y a bien peu d'années — quelques gestes belliqueux avec Mistinguett. Viviane Romance était alors la girl Viviane Grumans, deux jolies jambes dans un ballet d'attraction. On alla alors chez le commissaire bon enfant. Et justement, cet hiver, sous le ciel de Cannes, qui arrange bien les choses, Viviane Romance a retrouvé Mistinguett et ni l'une ni l'autre n'ont de rancune tenace.

LE PAPE DE MANOSQUE

On vous a montré certaines photos de Giono, prises ces semaines dernières à Manosque. Mais a-t-on dit que Jean Giono est le pape de la petite cité provençale ? Il en porte la dignité et la ville accourt quand le grand bonhomme descend les marches fleuries de sa villa « Le Paradis ». Des sourires sont aux fenêtres et des mains d'amitié se tendent... Giono a eu quelquefois la surprise d'être porté en triomphe par les bras teintés de lumière des paysans aux voix de cuivre. Quelque jour prochain, Giono viendra à Paris, où l'attend son éditeur, mais il retardera chaque jour son départ de Manosque où il fait si bon vivre !

LES DÉCOUVERTES DE FERNAND LEDOUX

Fernand Ledoux, qui vient de retrouver la Comédie-Française, recherche toujours les procédés de confort humoristique. N'a-t-on pas dit, le plus sérieusement du monde, qu'il inventa le gant de toilette réveil-matin, et la pâte dentifrice à la vanille pour petit déjeuner ? Mais voici mieux encore. Tout récemment, Ledoux parla entre amis, et avec le sourire, d'une prodigieuse découverte : la brosse à dents calendrier qui perd un poil tous les matins que Dieu fait. Ledoux, quelques jours plus tard, eut la stupefaction d'entendre les propositions d'un fabricant, d'articles d'hygiène qui s'offrait gentiment pour réaliser en série « la dernière invention de Monsieur Ledoux, de la Comédie-Française ». Fernand Ledoux ne l'a pas encouragé dans son projet.



Grisée par le vent et l'espace, Suzy emporte dans sa nouvelle voiture Claude Dauphin, en une course... folle.

L'ÉTRANGE SUZY



Voilà à peu près un groupe d'amis, Suzy Prim, Marguerite Moréno, Albert Préjean, Gaby Andreu, Pierre Stéphane, Claude Dauphin et quelques autres se trouvaient en villégiature près de Nice.

Villégiature forcée, comme la plupart des villégiatures de l'an 40, mais villégiature quand même. La mer, le soleil, le grouillement des foules de villégiaturants qui se trouvaient dans leur cas, autant de passe-temps qui leur permettait, que La Palisse me pardonne, de passer le temps. Mais une série de jours de pluie étant venue, ces sympathiques villégiaturants connurent quelques jours d'ennuis.

— Si on tournait un film ? demanda une fois l'un d'entre eux.

Justement, Yves Mirande, auteur à l'esprit fertile, généreux amuseur des sociétés qui s'ennuient, se trouvait dans les environs ; on alla le voir et l'idée l'enchantait.

— Que pourrions-nous faire ? maugréa-t-il. Tiens, cela me rappelle que j'ai vu, il y a quelques mois, un film américain qui s'appelait « L'Étrange surris ». Chère Suzy Prim, je vais vous faire un scénario qui s'appellera « L'Étrange Suzy ».

On s'exclama, car vraiment l'esprit d'Yves Mirande est inépuisable.

Pendant que nos villégiaturants se précipitaient dans les boutiques voisines pour acheter de la pellicule et tout ce qu'il faut pour tourner un film, Yves Mirande bâtissait, sur un coin de table, son scénario : Suzy Prim, « L'Étrange Suzy », est la femme d'Albert Préjean, de maître Albert Préjean, avocat-pingre ; comme ce mari ne veut pas lui acheter une voiture neuve, elle feint d'être folle et Claude Dauphin, le docteur Claude Dauphin, qui arrive pour la soigner, elle se met à le câliner comme s'il était son mari ; quant à Albert Préjean, elle le traite comme un génieur. Arrivent à l'improviste, Marguerite Moréno, toute Sud-Américaine, et sa nièce à marier, Gaby Andreu et ces deux dames tombent en plein quiproquo, auquel préside l'impassibilité un peu effarée de Pierre Stéphane, héraut de la domesticité. Finalement, Préjean achète la voiture à

SUR L'ÉCRAN

sa femme, Suzy avoue la supercherie et tout rentre dans l'ordre.

Rien de choquant là-dessus : la censure ne trouverait point à redire.

Quand nos comédiens revinrent, les poches pleines de pellicules et qu'ils eurent entendu le résumé qu'Yves Mirande leur fit de son scénario, leur joie ne connut pas de bornes...

— Mais, où diable allons-nous tourner cela ? Vint à passer un ami, P.-J. Ducis, qui exerçait, paraît-il, le métier de metteur en scène de cinématographe. On lui exposa la situation. Il ne réfléchit qu'une seconde.

— Mais, c'est bien simple, dit-il, j'ai un ami qui a une villa, dans les hauteurs : on va tourner chez lui. Et je vais mettre en scène cette « Étrange Suzy ».

Ce qu'il fit et tout le monde prit l'affaire à cœur. Finis les jours d'ennui ! On tournait en riant comme des petits fous et quand le passe-temps languissait, Yves Mirande se trouvait toujours là pour ajouter une réplique drôle, un



PHOTOS EXTRAITES DU FILM

Enjouée, coquette, mystérieuse, Suzy Prim est la principale interprète de ce film étrange.

« gag », comme il dit, un quiproquo supplémentaire.

Le film achevé, on s'aperçut que, par ces temps de restrictions, cette bande tournée pour se distraire entre amis, était assez bonne pour qu'on la refilât aux salles de spectacles. Voilà pourquoi elle a fini par arriver jusqu'à Paris et nous apporter un échantillon remarquable de la bonne humeur 1940 et 1941 de la Côte d'Azur, ainsi que de l'esprit et de la fantaisie d'Yves Mirande.

On prétend que la même équipe (un peu diminuée tout de même : Albert Préjean et Gaby Andreu, ces empêcheurs de danser en rond, sont remontés à Paris ; peu importe, on trouvera à les remplacer parmi les villégiaturants qui s'ennuient) et Yves Mirande ont mis en chantier un certain nombre d'autres ouvrages pour rire en société, qui porteront les titres suivants :

« Madge, si mortelle » (Marguerite Moréno sera Madge, institutrice nubile et mortellement ennuyeuse), « La butte est stoïque », film montmartrois et joyeux, « La fille du Puy s'a tué », bande d'atmosphère paysanne et avergnate, « La fille au veau sourd », où Suzy Prim tiendra le rôle d'une bergère, « Le maître des postes », drame social sur les distributeurs d'essence taris par les restrictions, et « Mické et l'Ange », dont on espère que Micheline Presle et Tino Rossi voudront bien tenir les rôles principaux. (Pour le « Paradis Perdu », Yves Mirande n'a pas encore trouvé le calembour nécessaire.)

Nino FRANK.

P.-S. — Tout de même, si l'on s'avisait de mettre en vente un simili-savon sous le nom de « Calmolive » ou des lames de rasoirs « Libbs », j'ai idée qu'il y aurait du grabuge.

PREMIÈRES ET DERNIÈRES NOUVELLES

DU CINÉMA

★Ce sont Raimu et Viviane Romance qui tourneront *La Rabouilleuse* comme principales vedettes.

★Jean Murat est parti cette semaine pour Cannes où il séjournera quelques jours. Dans trois semaines, il sera à Nice où il créera le principal rôle de *Six Petites Filles en blanc*, un nouveau film dans lequel il aura Janine Darcey pour partenaire.

★Les Films Sirius produiront cette année cinq films, parmi lesquels *La Cagnotte*, d'après Labiche.

★Soixante-dix films ont été retenus par le Comité d'organisation du Cinéma français pour être réalisés cette année tant en zone libre qu'en zone occupée.

★La semaine prochaine, on commencera à tourner *Le Moussaillon*. Metteur en scène : Jean Gourgnet, scénario de Jean Rioux et Aurenche.

DU THÉÂTRE

★Le Théâtre Marigny aurait abandonné le projet de monter *Les Cent Vierges*, de Lecoq, opérette trop chère à monter, paraît-il. Par contre, il est question de reprendre *Coup de roulis*, l'opérette de Messager.

★On parle également d'une reprise de *Ciboulette*.

★Bonnes nouvelles de la tournée que Charles Trenet fait avec le cirque qui l'a engagé. Il sera de retour en novembre. On visite sa roulotte l'après-midi pour la somme de deux francs. Mais Charles Trenet préfère coucher à l'hôtel.

Vedettes

L'HEBDOMADAIRE
DU THÉÂTRE, DE LA VIE
PARISIENNE ET DU CINÉMA
PARAIT TOUS LES SAMEDIS



Directeur : ROBERT RÉGAMEY
Rédacteur en Chef : A.-M. JULIEN
49, AVENUE D'IÉNA - PARIS 16^e
Tél. : KLÉBER 41-64 (3 lignes groupées)
CHÈQUES POSTAUX : PARIS 1790-33



POUR LA ZONE NON OCCUPÉE :
Bureaux : 63, rue de la République, LYON
Éditée à Paris, VEDETTES ne
peut pas être mise en vente
publique en zone non occupée
Abonnements par la poste exclusivement



PRIX DE L'ABONNEMENT
UN AN : 180 FRANCS



La reproduction de tous textes ou
documents photographiques, parais-
sant dans « VEDETTES », est strictement
interdite sauf autorisation de la Direction.

THÉÂTRE * CINÉMA

COLETTE

PAR JEAN LAURENT

CONNaissez-vous le grand art de faire une petite revue ? N'allez surtout pas le demander à Colette : vous risquez d'être mal reçu.

— Je n'écris pas de revue, mon enfant, on m'a demandé d'écrire trois sketches, Souplex en fera ce qu'il voudra !

En écoutant ce dialogue, les yeux de Souplex pétillent de malice, à l'abri sous l'écran des lunettes à monture d'écaille.

On répète chez Colette. Par la fenêtre, on voit les enfants jouer au ballon dans la cour du Palais-Royal. Dans son petit salon de sous-préfète, Colette, d'un œil foudroyant et méfiant, suit la mise en scène de Maurice Poggi, le producteur de la nouvelle revue du Théâtre-Michel.

Il a beaucoup "produit", cette saison, ce Maurice Poggi : Aux Variétés, aux Deux-Anes, au Coucou, à l'Alhambra, au Théâtre-Michel.

Le directeur est là aussi : Robert Trébor, et puis les principaux interprètes de la revue : Yvonne de Bray, Parisys, Charpini.

On répète mollement, il fait trop chaud.

— Vous aimez écrire ? me lance Colette à brûle-pourpoint, comme un anarchiste qui dépose une bombe.

— Non, Madame !

— Alors, vous êtes un écrivain, asseyez-vous là !

Le petit fauteuil Louis-Philippe est si bas que j'ai l'air assis aux pieds de Colette. Péle-mêle, je lui jette mon admiration pour son talent, pour son appartement, pour ce jardin prisonnier. ce

Après Polaire, c'est Parisys qui personnifiera « Claudine » dans un sketch de la revue... Colette lui fait répéter son rôle.

Charpini et Parisys dans leur sketch « Taxi-Vélo »... C'est la blonde fantaisiste qui pédale... et Charpini, sur la banquette, fait so mondaïne.

Les deux responsables de la Revue du Michel : Colette et Souplex... un tandem bien parisien qui réunir le poésie et la fantaisie.

est d'la revue!

jardin provincial du Palais-Royal que Colette peut contempler de sa table de travail...

Une collection de presse-papiers en couleurs de tous les styles, de toutes les époques, et de nombreux "ludions" représentant les objets de la Passion nageant dans une bouteille ancienne, m'amuse un moment, pendant que Charpini et Parisys répètent leur sketch du *Taxi-Vélo*. Je ne pose plus de questions, mais je jurerais que ce sketch est de Souplex. Charpini, taxi-boy, excédé de pédaler toute la journée, finit par renverser les rôles, et c'est la blonde Parisys qui enfourche le vélo, tandis que Charpini dans le taxi fait son caïd ou sa mondaïne, et se fait conduire au Bois. Bien entendu, la scène est mimée sur les fauteuils crapauds de Colette, et j'ai l'impression de voir des gosses jouer au fiacre dans le salon de leur mère.

Pendant qu'Yvonne de Bray, tout de blanc habillée — tiens, comme elle a maigri ! — relit sa scène de *Madame de Pompadour*, je profite du moment où personne ne fait attention à moi pour pousser mon fauteuil de poupée jusqu'aux pieds nus de Colette, nus dans de grosses sandales de capucin qui laissent apercevoir des ongles rubis.

— Vous voulez savoir comment je travaille ? bougonne Colette, mais comme je peux, mon enfant, comme je peux ! Je travaille très difficilement. Du reste, pour écrire, il ne faut pas que je sois bien installée : il ne me faut pas de confort. Voyez, cette petite table, dont les dimensions sont encore réduites par l'amoncellement de papiers, voilà ce qu'il me faut pour écrire.

— C'est la première revue que vous écrivez ?

— Oui, Robert Trébor m'a demandé de collaborer avec Raymond Souplex. L'idée m'a amusée... Une revue, c'est moins fatigant à écrire qu'un roman. Pensez que je n'ai vu personne tout un été, parce que j'écrivais *Duo* ! J'en ai assez ! Chaque fois que je commence un livre, je me dis : " C'est le dernier ! "

— Que diraient vos fervents admirateurs ?

Elle me lance un coup d'œil de chatte, un regard en amande, bleu et perçant, qu'elle reprend aussitôt :

— Vous m'amusez ! Je vous dis que je n'aime pas le travail, et que tous les écrivains détestent écrire. Vous connaissez le mot charmant de Jean Lorrain : " Le travail n'est pas humain, puisqu'il fatigue l'homme ", mais nous ne pouvons nous passer de cette idée que nous méritons une récompense par notre travail. C'est seulement après avoir peiné que nous trouvons tout notre plaisir à jouir de la vie.

— Vous devriez, me dit Robert Trébor, dire dans votre article que Colette a mis neuf jours pour écrire la revue du Théâtre Michel, et nous l'appellerions *La Neuvième de Colette*.

En guise de réponse, la maîtresse de maison lui glisse un regard furieux ; et on enchaîne sur la répétition de la scène de *Claudine*... Après Polaire, c'est Parisys qui personnifiera dans la revue l'héroïne de Colette, mais elle se désole d'être obligée de porter — pour ressembler à son personnage — une perruque brune sur l'aureole blonde qui encadre son frais visage.

Colette grogne dans un coin :

— Pauvre Claudine, à notre époque, tout le monde l'aurait oubliée, s'il n'y avait pas eu le " col Claudine " !

— C'est surtout le cas de Louise de la Vallière,

ne puis-je m'empêcher d'ajouter, en fixant sans discrétion l'énorme cravate lavallière, feuille morte à pois blancs, qui orne le cou de Colette.

— Ce que la gloire est relative, susurre Charpini, en parodiant une grande coquette, il faut que je lance une paire de bretelles ou un fixe-chaussettes pour passer à la postérité... les bretelles Charpini... vous voyez ça d'ici !

Colette rit d'un rire un peu rauque qui sent le terroir : même quand elle rit, elle conserve son accent bourguignon, que tant d'années de Paris n'ont jamais altéré. Je remarque brusquement que ses cheveux fauves sont devenus gris ; le brasier ardent qui l'aureolait s'est éteint, mais un peu de cendre est resté dans cette étoupe de sauvagonne campagnarde.

Maintenant, Maurice Poggi fait répéter la scène de *Phèdre*. Dans ce sketch, tous les artistes veulent interpréter l'héroïne de Racine, même les auteurs de la revue, même les directeurs. Finalement, c'est Yvonne de Bray qui jouera *Phèdre*, Parisys : Aricie, Charpini : Hippolyte et Souplex : Thésée.

Dans la pièce à côté, j'entends Colette qui bougonne :

— Il faut recommencer la scène : à part le finale, le reste ne vaut rien. Ah non ! je n'aime pas mon métier, il me donne trop de mal, mais voilà, je suis née consciencieuse, il faut que je m'applique de toutes mes forces à ce que je fais... " Il " me demande pourquoi j'écris ? Mais parce que je ne peux pas faire autrement, parce qu'il faut bien vivre !

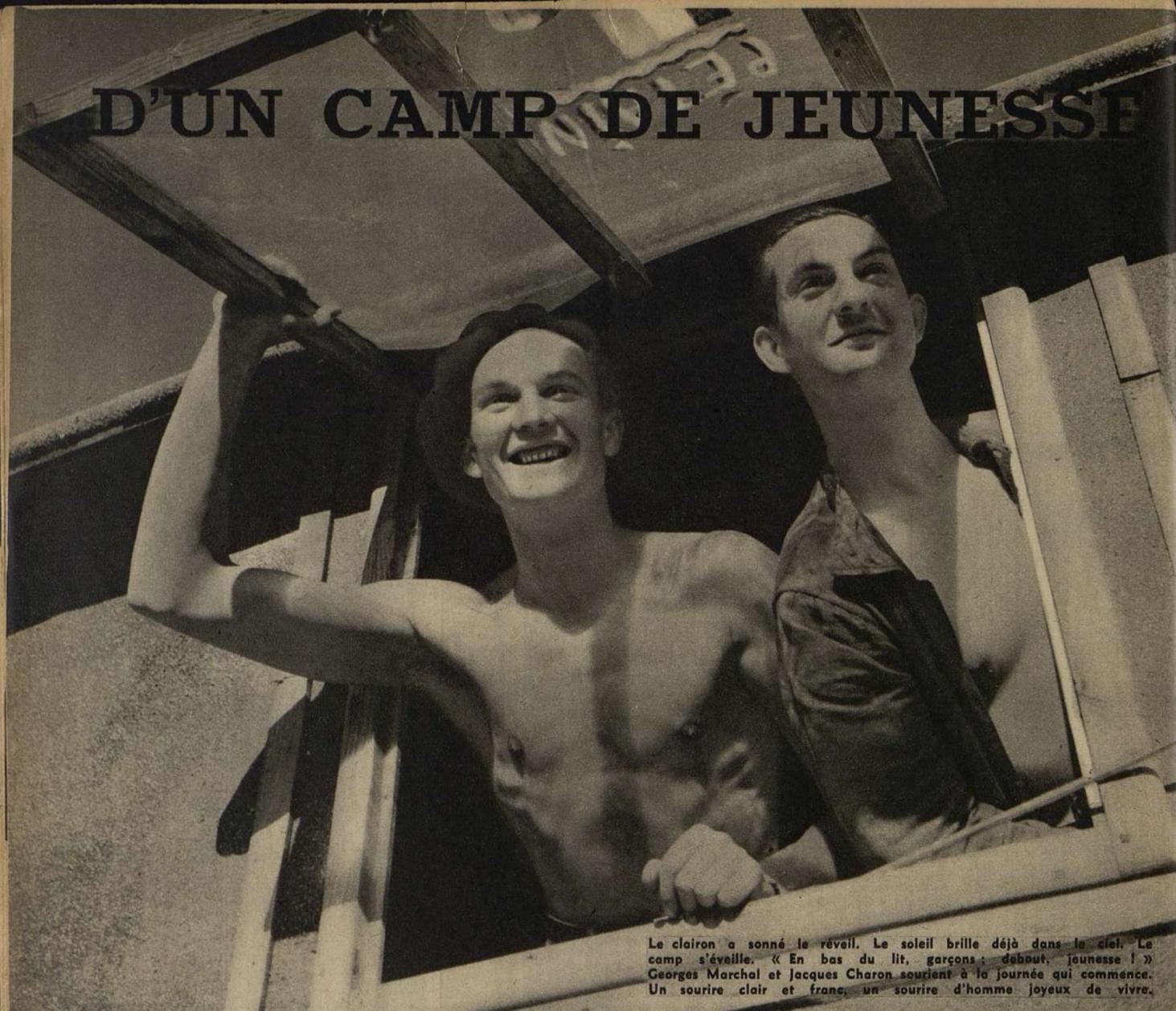
Que j'aime donc la bonté bourrue de notre chère Colette. Elle sent l'air pur de la campagne, on la respire à pleins poumons, comme l'odeur du cirque que Colette adore. Dans sa jeunesse, elle avait monté un numéro de cirque avec une troupe de lévriers russes dressés. Je pense aux multiples vies ardentes et pleines de l'auteur de *Chéri*, tour à tour danseuse, mime, journaliste, écrivain, actrice, romancière, critique, et demain revuiste. Elle demeure la magicienne des mots, car elle métamorphose, rajeunit et embellit tout ce qu'elle touche.

Mais la magicienne déteste les photographes ; elle se résigne pourtant à poser avec ses interprètes, mais elle doit abominer les " poses naturelles " que nous lui suggérons de prendre. J'ai l'impression qu'après notre départ, Colette a dû pousser un soupir de soulagement. Rosserie ? Bonté ? Moi, je garde le souvenir d'une poignée de main de Colette qui m'en dit plus long qu'une protestation amicale.



Après la répétition de quatorze de « Phèdre », dirigé par Colette... avec une paire de ciseaux, la grande comédienne Yvonne de Bray essaie son pouvoir de séduction... sur Charpini, qui n'a pas l'air de trouver « ça » trop désagréable.

D'UN CAMP DE JEUNESSE



Le cloison a sonné le réveil. Le soleil brille déjà dans le ciel. Le camp s'éveille. « En bas du lit, garçons : debout, jeunesse ! » Georges Marchal et Jacques Charon sourient à la journée qui commence. Un sourire clair et franc, un sourire d'homme joyeux de vivre.

PHOTOS LIDO



Dans la vaste cour du camp, c'est d'abord le rassemblement et l'appel. Coude à coude, ceux qui seront les Français de demain sont réunis, et c'est le geste émouvant du salut au drapeau qui monte à la pointe du mât.



A la dure école du camp, il faut apprendre les métiers de la vie. Le parfait comédien est celui qui peut évoquer tous les gestes des hommes; s'il en connaît par expérience toutes les gammes, il aura plus de chance d'en exprimer l'exacte vérité. L'homme de théâtre n'est-il pas lui-même un ouvrier?

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LE 1^{er} septembre, Jacques Charon et Georges Marchal entraîent à la Comédie-Française, l'un à la suite de son brillant concours de fin d'année au Conservatoire, l'autre après une audition dans *Hyppolite*. Or, tous deux revenaient d'un camp de jeunesse !

Un destin parallèle avait conduit ces deux camarades des cours de Maurice Escande à Tours, d'abord, où ils furent mobilisés, puis, la classe 40 ayant été versée dans les chantiers de jeunesse, en pleine montagne, à 15 kilomètres de Grenoble.

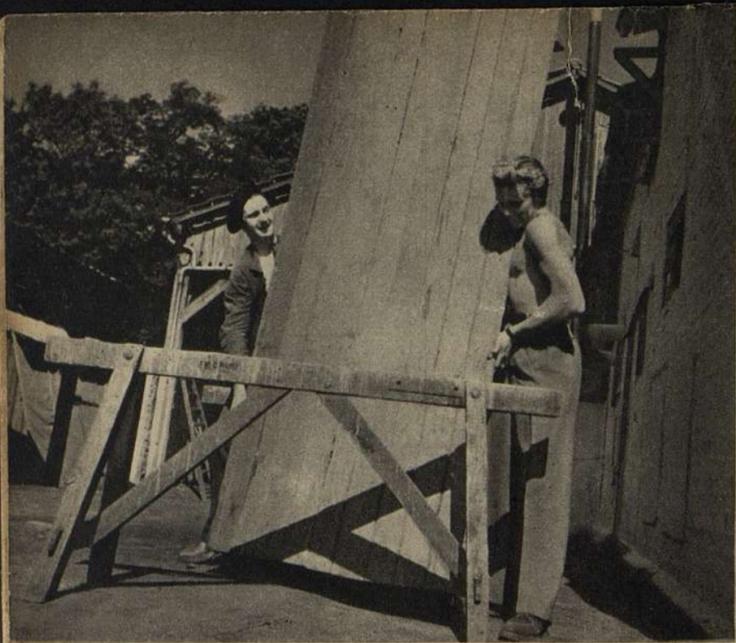
Le petit village de Saint-Martin d'Uriage les accueillit. Le premier dimanche, les jeunes descendirent assister à un match de football. Jacques Charon et Georges Marchal, tous deux infirmiers, restèrent avec leurs malades. Ils décidèrent de les distraire. Ce fut leur première représentation, donnée au pied-levé. Un chef entra par hasard dans la cour de l'infirmerie et les entendit. Sitôt la séance artistique terminée, il appela les deux amis et les chargèrent d'organiser, dans les 48 heures, une patrouille de comédiens qui jouerait dans les camps voisins.

— Et, le surlendemain, nous partimes, m'explique Georges. — Nous montions nous-mêmes notre théâtre avec des tréteaux et des planches, continue Jacques, et nos couvertures servaient de rideau. Nous avions un mulet : Bayard, qui traînait, quand il le voulait bien, une petite voiture chargée d'accessoires. Le troupe de comédiens suivait, poussant l'âne quand il le fallait. Le soir, nous rentrions dans le même équipage et nous répétions ensuite le prochain spectacle, ce qui ne nous empêchait pas de nous mêler aux travaux du chantier.

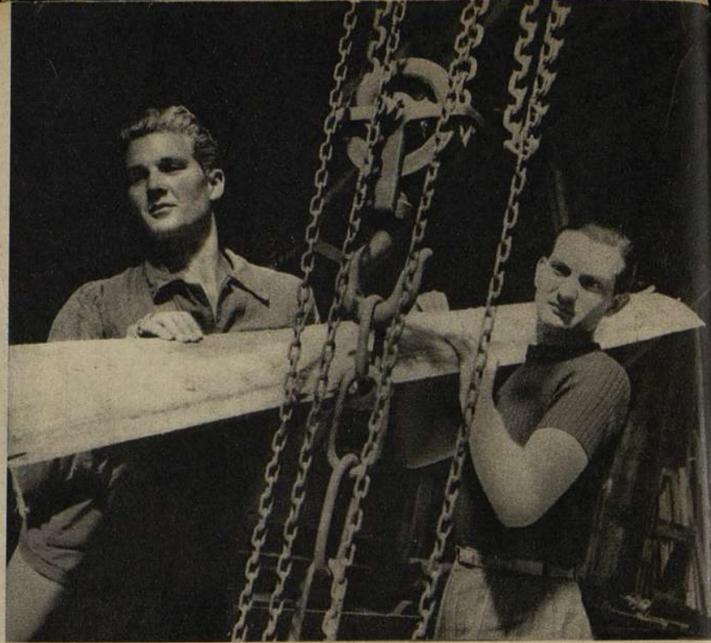
— Et votre public ?

— Il était merveilleux ! Les vers et les chansons mimées comme : *Le Fiacre*, avaient un succès fou. A côté des pièces comiques que nous improvisions, nous jouions toujours du classique, avec des costumes tout aussi improvisés, fidèles que nous étions à nos premières amours. En somme, nous nous préparions au Théâtre-Français, comme vous voyez...

Michèle NICOLAI.



On monte la scène. Les tréteaux sont posés, des vrais, en bois pareils à ceux de la foire. Pas besoin d'architectes savants, une scène d'une ligne simple et pure.



J. Charon et G. Marchal portent les madriers et les planches. Plus tard, ils aideront les machinistes du Français à déplacer un portant ou un praticable.

PHOTOS LIDO



La perruque est un peu étroite, qu'importe! Aux poings solides de Georges Marchal rien ne résiste. Les cheveux tirés, Jacques Charon souffre en silence. Où êtes-vous charmant perruquier du Théâtre - Français ?



Le décor est planté, il est simple et sincère, simple comme la farce elle-même, sincère comme les acteurs qui la jouent. Puissent ces derniers conserver ces qualités premières.

Georges Marchal et Jacques Charon auront un jour une loge ouvrant sur les jardins du Palais-Royal. C'est dans une soupente, devant un miroir de trois sous que les deux artistes se maquillent aujourd'hui.

Les trois coups sont frappés, vite en place pour la comédie ; le chemin est très long de la coulisse à la scène et le trac étire les jeunes acteurs ; aussi souhaitons-leur à tous deux bonne chance à jamais.



L'Actualité Théâtrale

AU THÉÂTRE HÉBERTOT : "LE COCU MAGNIFIQUE", DE FERNAND CROMMELYNCK

DANS l'étrange matérialisme de notre époque où tout se compte en tickets (un ticket pour Edouard Bourdet, deux pour Crommelynck et trois tickets pour Luigi Pirandello), cette reprise du *Cocu magnifique* a semblé dérouter les spectateurs de 1941. De sorte que je suis incapable de me rendre compte si c'est la pièce ou si c'est le public qui a vieilli.

C'est entendu : Crommelynck, qui a obtenu tous les honneurs et qui s'est vu décerner le prix triennal de littérature dramatique en Belgique, est un grand poète qui honore à la fois son pays et le théâtre français. Ses farces mêlent à la fantaisie la plus bouffonne l'observation psychologique la plus fine...

Doit-on féliciter Jacques Hébertot d'avoir repris cette pièce, créée en 1920, par Lugné-Poë au théâtre de l'Œuvre, et représentée, l'année suivante, sur la grande scène du théâtre des Champs-Élysées ?... Jacques Hébertot — qui a l'air de jouer *Vingt ans après*, d'Alexandre Dumas fils — a, paraît-il, l'intention de reprendre cette saison sur la scène de l'ancien théâtre des Arts les pièces qu'il a montées il y a vingt ans sur une des trois scènes du théâtre des Champs-Élysées... A nous les Jules Romains, les Simon Gantillon et les Pirandello de la belle époque ! Autrement dit : on prend les mêmes et on recommence... Quant aux jeunes auteurs, ils repasseront... dans vingt ans, s'ils ne sont pas morts de faim d'ici-là !... Bien entendu, un directeur peut toujours objecter qu'au-

cun auteur ne lui apporte « M. le Trouhadec », « Knock », ou « Maya »... raisonnablement simpliste qui cache plutôt la crainte de monter des créations, même d'auteurs connus, à une époque où un théâtre est aussi difficile à conduire que le radeau de la Méduse...

Revenons au « Cocu » : c'est une farce triste, qui cause une certaine gêne, un certain ennui indéfinissable, car elle n'est jamais ni franchement comique ni franchement tragique, comme toute farce qui se respecte. Ce qui sauve cette œuvre de Crommelynck, c'est sa grâce poétique et âpre, ces ombres mouvantes à mi-chemin du rêve et de la réalité, ces mots à facettes qui brillent comme des bijoux à la lumière, et cette élévation de pensée et de sentiment qui semble « s'élever vers les champs lumineux et sereins », pour nous faire respirer cet air pur et vivifiant des sommets.

L'action se passe de nos jours, en Flandre... Moi, je veux bien, encore qu'aucun des personnages du « Cocu » — ni Bruno, cet Othello de village — ni cette dinde de Stella, cette épouse passive et obéissante jusqu'à la niaiserie, jusqu'à l'amoralité — ne soient vraisemblables à notre époque... Bruno aime sa jeune femme Stella et admire sa grâce et sa beauté, au point de la forcer à se dévêtir devant son cousin Pétrus, un jeune officier de marine, qui a imprudemment accepté d'habiter quelques jours chez le jeune ménage... Devant sa jolie cousine peu vêtue, Pétrus ne peut réprimer un regard de désir qui enflamme la jalousie de Bruno... Le feu est mis aux poudres, et toute la pièce de Crommelynck sera construite sur l'exaspération malade de ce sentiment de jalousie poussé jusqu'au paroxysme... Bruno, qui souffre d'un doute affreux qui le ronge comme un nœud de vipères, se rend compte qu'il ne pourra guérir de cette terrible maladie que s'il a la certitude de son infortune conjugale... Tout vaut mieux

que le doute, et après cette constatation qui n'est pas nouvelle, Bruno oblige sa jeune femme en larmes à assouvir le désir de son cousin Pétrus, qui, d'abord, refuse indigné, puis finit par accepter l'étrange proposition du mari trompé et content... Mais ce sacrifice de la douce Stella ne suffit pas à guérir Bruno de son mal : il doute maintenant de tous les hommes qui approchent de sa femme, de tous les hommes du village... Ce malade, qui relève de la psychiatrie, et dont les ténébreuses machinations devraient le conduire à l'infirmerie spéciale du Dépôt, n'est rassuré que quand l'irréparable est accompli... Dès que sa femme refuse un homme, sa jalousie renaît avec une fureur démoniaque qui s'exerce au détriment de cette pauvre créature sans volonté et d'une passivité de fille de maison... A la fin du troisième acte, la pauvre Stella, sur les ordres de son mari, est devenue la proie de tous les petits gars du village et la terreur des femmes mariées qui finissent par la jeter dans la rivière, pour qu'une bonne trempette lui rafraîchisse les idées... Le soir de la générale, un monsieur résuma la moralité... amoralité de cette farce, en disant ironiquement à sa femme : « Trompe-moi vite, ma chérie, pour que je ne sois plus jaloux, pour que je sois enfin rassuré... »

Mais cette plaisanterie fut mal goûtée des spectateurs qui essayaient d'écouter l'avis de leurs voisins pour se faire une « opinion bien personnelle ». Le public semblait partager l'état d'âme du personnage principal « qui n'arrive plus à distinguer les fils embrouillés du rêve et de son imagination... »

L'intérêt de cette reprise au théâtre Hébertot résidait dans l'interprétation des deux rôles principaux par la ravissante Andréa Lambert et l'acteur belge Marcel Roels, que l'auteur juge être les meilleurs protagonistes de sa pièce. Je ne suis pas de son avis : Andréa Lambert possède un charme et un physique infiniment séduisants, mais pas un instant elle ne fait penser à une villageoise même cosuue avec sa coiffure de star, ses lèvres maquillées à la Joan Crawford, et ses robes d'opérette... Mais elle est si gracieuse et si jolie qu'on lui pardonne d'être plus jeune et plus belle qu'une vedette d'Hollywood. Pourtant, elle ne fait pas oublier Régina Camier, la créatrice du rôle de Stella.

L'acteur belge Marcel Roels, célèbre dans son pays, joue pour la première fois à Paris. Il interprète admirablement ce rôle écrasant du « Cocu », rôle magnifique et périlleux qui avait valu à Lugné-Poë et à Georges Collin d'éclatants succès dans le monde entier... Marcel Roels m'a semblé plus lyrique que sincère : il est d'une virtuosité théâtrale étourdissante, mais il n'émeut pas, et il ôte ainsi de l'humanité à son personnage qui devient d'un romantisme échevelé... S'il ne donne pas l'impression d'aimer comme un fou, et de souffrir comme une bête, son personnage est odieux, verbeux et monstrueusement inhumain...

Seule interprète de la création, Mme Bianchini joue avec beaucoup de douceur le rôle de la vieille nourrice. Roger Maxime prouve que pour être officier de marine on n'est pas moins homme, et Valentin Poval — un des créateurs du *Bout de la Route* — est un beau grand gars, qui fait une remarquable composition du rôle du bouvier... Quant à Roger Blin, dans le rôle presque mimé d'Estrogo, il obtient un succès très personnel, trop personnel, car il est le seul à jouer en farce cette histoire plus tragique que comique. Il s'est fait un véritable maquillage de clown, et de son rôle il a fait un sketch, qui rappelle davantage le cirque et le music-hall que le théâtre... Mais après tout, ceci n'est peut-être pas une critique.

JEAN LAURENT.



ANDRÉA LAMBERT
ET MARCEL ROELS
PHOTO G.M. BENOIT

LE TROUBADOUR DE MINUIT

★
CONTE INÉDIT PAR AIMÉ JULIEN

LE PEINE penché au dessus du micro qu'il devinait frémissant de chacune de ses paroles, Sylvestre Moural parlait à mi-voix, en confidence :

— Bonsoir, ma belle inconnue. Vos yeux rayonnent dans l'ombre d'un éclat de fièvre, comme s'ils exprimaient un peu de frémissement intérieur qui fait battre plus vite votre cœur en émoi. Vous cherchez mon visage et ne trouvez qu'une voix. Mais vous sentez qu'elle contient chacun de vos espoirs, chacun de vos désirs, car elle est un miroir plutôt qu'une présence, et vous reconnaissez en elle la fugitive image de votre tourment caché. Laissez-la vous envahir de sa résonance la plus secrète.

A ce moment, sur une plaque lumineuse, un ordre impératif fulgura :

— Plus vite.
Sylvestre haussa les épaules et précipita son débit. Quelques secondes plus tard, il terminait, en un véritable sprint :

— Car c'est peut-être vous, vous seule que j'aime, ô, ma belle inconnue !... Bonsoir... à demain... Soyez fidèle au rendez-vous.

Flegmatiquement, une speakerine reposa sur le cendrier sa cigarette de tabac blond, puis, s'approchant, d'une démarche distraite, claironna dans la petite boîte ronde :

— Vous venez d'entendre les cinq minutes du troubadour réalisées par le poète de minuit. Voici maintenant l'heure exacte...

Déjà, endossant rapidement son pardessus, Sylvestre Moural se précipitait vers la sortie. Il poussa les battants de la double porte capitonnée, pressa le pas dans le couloir désert, descendit en toute hâte le grand escalier monumental. Dans le hall, il eut une seconde d'hésitation en entendant sur les verrières le crépitement de la pluie. La rue était noire, triste, gluante de boue.

— De vos lèvres à mes lèvres, une phrase se forme et les relie à travers l'espace...

Le thème de l'émission du lendemain se précisa à son esprit sous forme d'images fulgurantes qu'il tentait déjà de retenir et d'assembler mentalement. Il ne vit pas une grande flaque d'eau et se sentit mouillé jusqu'aux chevilles. En face, sur la façade d'un cinéma, s'éclairait le nom d'une vedette.

— Pourquoi pas moi, un jour ? pensa Sylvestre tout à coup. Quand mes cinq minutes du troubadour seront devenues populaires, je ferai des offres à un metteur en scène qui spéculera sur ma célébrité. Au fait, dans quel journal ai-je lu récemment qu'un studio recherche par voie de presse des...

Une bourrade interrompit sa rêverie. A l'entrée du métro des gens se hâtaient pour ne pas manquer une correspondance ou la dernière rame. Il des-

cendit l'escalier, arriva sur le quai juste au moment où le train entrainait en gare. Il entendit courir derrière lui. Quelqu'un franchit en trombe le portillon automatique, le bouscula au passage :

— Bonsoir, Sylvestre !

Il reconnut Véliton, le jeune titulaire d'une émission sportive. Il le vit courir pour monter dans la voiture de tête et en éprouva du soulagement. Sylvestre préférait voyager seul, un peu à l'écart, dans un coin, absorbé dans ses pensées. Au surplus, il sentait confusément la différence qui existait entre le réalisme d'une chronique des sports et le charme poétique des « cinq minutes du troubadour ».

Et, cependant, Sylvestre Moural n'était pas fier ou plutôt ne se reconnaissait pas le droit de l'être. S'il faisait partie depuis deux ans du personnel du poste d'émission, c'était jusqu'à ce jour, en qualité de garçon de bureau. Tout le reste avait l'apparence d'une plaisanterie de choix et n'en était pourtant pas une. Un jour, une secrétaire avait découvert dans un sous-main quelques feuillets très raturés dont le texte n'était pas autre chose qu'un essai de versification. Bientôt la nouvelle d'était répandue d'un bureau à l'autre : Sylvestre écrivait des vers en cachette. Le directeur artistique du poste en avait bien ri, tout d'abord. Puis, prenant le chef des informations par le revers du veston, il s'était exclamé :

— Si nous lui donnions cinq minutes ? Vous rigolez ? Mais oui, une émission poétique, quelque chose comme le courrier sentimental de la journée. Combien parlez-vous qu'il s'en tire très bien ?

Le premier soir, le speaker avait annoncé les « cinq minutes du troubadour » d'une voix qui ressemblait fort à un rire étouffé. Tout le personnel de la maison était à l'écoute. On s'attendait au pire, à une crise d'hilarité générale, et l'émission fut parfaite de tact, de dignité, d'éloquente ferveur. Depuis lors, elle continuait, et déjà cela faisait trois jours que Sylvestre cumulait avec bonheur ses fonctions de garçon de bureau et de « poète de minuit ».

Il n'y songeait pas sans une secrète émotion, ce soir-là, tout en regagnant son domicile lointain. Quand il sortit du métro, la rue sombre et déserte l'arracha d'un seul coup à son rêve. Il releva le col de son vêtement et pressa le pas, courbant le dos sous l'averse. Il dut sonner plusieurs fois pour obtenir le cordon. En passant devant la loge, il eut presque envie de crier fâché :

— C'est moi, c'est le troubadour.

L'escalier était noir et sentait le gaz. Il monta en tâtonnant parfois, et, peu à peu, absorbées par le décor, les images scintillantes de son esprit se diluaient dans une sorte de brouillard, s'estompaient, devenaient non seulement incertaines, mais

fantasmagoriques. Tout un monde imaginaire disparaissait de sa pensée. Sur sa porte il y avait une carte clouée, jaunie par les années. Elle ne portait pas un nom de vedette, elle n'évoquait pas le clinquant de la gloire, ni la féerie de l'admiration des foules pâmées. Un pauvre nom modestement typographié : Sylvestre Moural.

— Essuie tes pieds ! Tu ne pouvais pas rentrer plus tôt, tu ne me feras pas croire...

Sa femme n'était encore au courant de rien. Il la connaissait. Il préférait attendre la consécration de son talent pour lui parler de cette émission qui lui était confiée. Comme elle le clamait à tout propos, elle ne croyait à rien : ni aux prétextes de son mari, ni à sa valeur, ni surtout à son intelligence.

— Tu ne seras toujours qu'un garçon de bureau ! aimait-elle à lui dire.

Et, même ce soir-là, n'ajoutait-elle pas avec mépris :

— Ah, ce n'est pas toi qui parleras au micro. Tu es bon juste pour fermer les portes derrière les autres, quand tout est fini. Tiens, laisse-moi rire.

(Suite page 26.)

QUAND
BLANCHE MONTEL
FAIT LA DISTRIBUTION
D'UNE PIÈCE QUI NE
SERA JAMAIS JOUÉE

★
PAR SIMONE MOHY

Nous avons trouvé Blanche Montel devant la cage au lion en grande conversation avec le dompteur du jardin zoologique de Vincennes. Elle se faisait expliquer les principes et les secrets du dressage.

— Tiens, tiens ! Blanche Montel envisagerait-elle de devenir dompteurse ?

— Notre question semble étonner la charmante artiste.

— Dompteurse ? s'écrie-t-elle, en lançant un coup d'œil respectueux au seigneur de la jungle, oh ! pas du tout. J'ai seulement profité d'une journée de loisir pour revoir le Zoo. J'adore observer les bêtes sauvages. Je leur trouve un air humain.

— Le roi nous écoutait, impassible.

— Justement, lorsque vous m'avez dénichée ici, je pensais qu'il serait amusant de monter une pièce comme *Chantecler*, où les rôles d'animaux seraient tenus par des artistes célèbres.

— Excellente idée ! Et si nous faisons la distribution ?

— Blanche Montel rit. Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu'elle rit de la plus jolie façon du monde.

— C'est cela. Distribuons. Le rôle du lion... voyons, pour qui est-ce ?

— Le roi du désert pousse à ce moment un rugissement qui fait trembler les vitres.

— J'ai trouvé, s'écrie Blanche Montel. C'est un rôle pour Raimu... A cause de la voix !

— Détail piquant : le lion aura l'accent de Tartarin.

— Très bien, mais il lui faut une partenaire.

— Alors, nous dirons Marie Marquet pour la lionne, et nous aurons un couple majestueux. Pour le tigre, je vois très bien Jean Marais, et Marie Bell dans la tigresse.

— Un peu plus loin, une ravissante panthère fait des grâces derrière des barreaux. Elle a des yeux clairs et tendres.

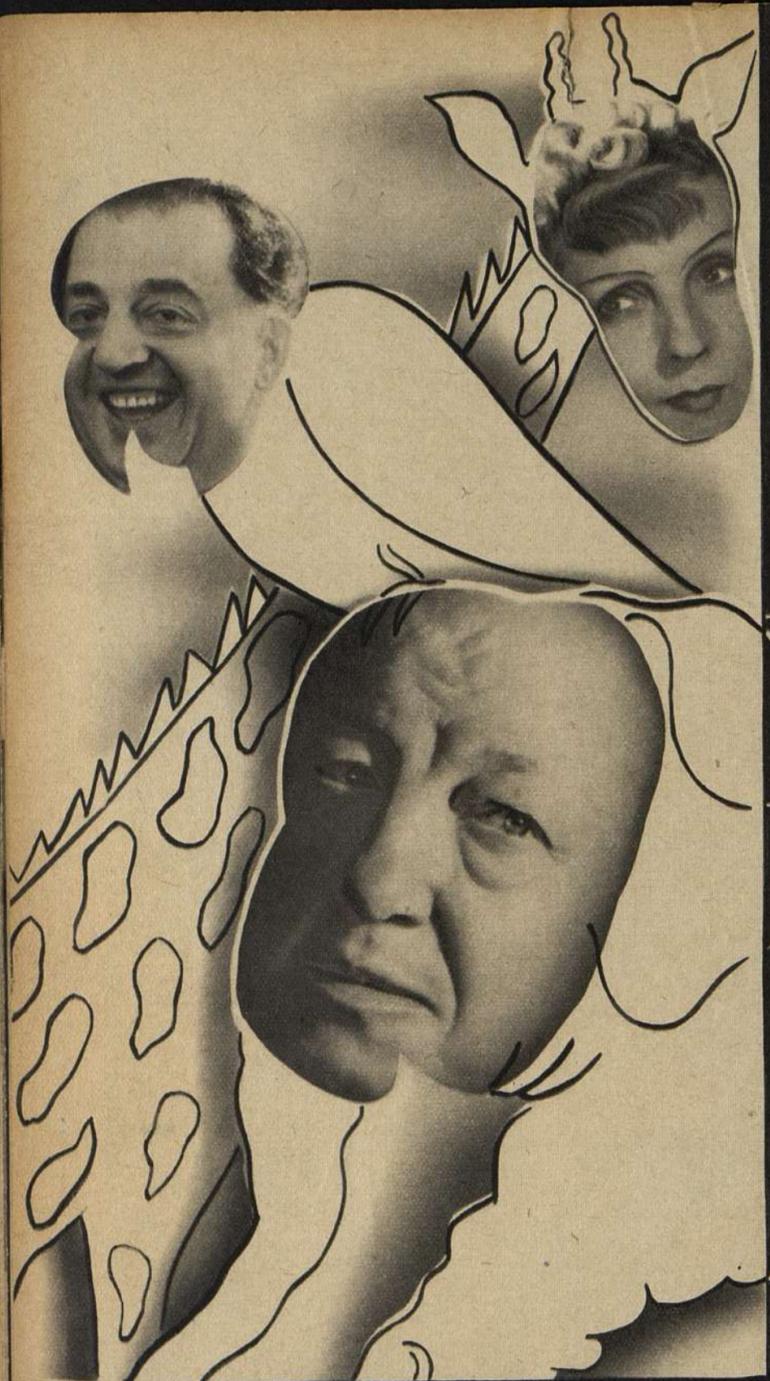
— Les yeux de Michèle Alfa, note Blanche Montel qui paraît beaucoup s'amuser.

— Nous sortons, poursuivis par les regards dédaigneux des fauves que les éclairs de magnésium ont dérangés de leur splendide indifférence.

— Nous arrivons au rocher des singes, juste à temps pour assister à une grande bataille. Deux champions font assaut de souplesse...

— Pour le premier singe, dit Blanche Montel, ce sera Michel Simon, car il les connaît bien, en ayant admis quelques-uns dans son intimité. Le second sera Roland Toutain, à cause de ses qualités acrobatiques.

— Vous voyez la scène d'ici : la bagarre entre Michel Simon et Roland Toutain. Ce sera le clou de la pièce...



ELLE FAIT LA DISTRIBUTION IDÉALE D'UN NOUVEAU CHANTECLER. QUI SERA LA VEDETTE ?



BLANCHE MONTEL PASSE SA JOURNÉE AU JARDIN ZOOLOGIQUE AVEC SES AMIS LES BÊTES...

— Et l'éléphant, pour qui ?

— L'éléphant se soucie fort peu d'être interprété par qui que ce soit. Pour le moment, il s'amuse comme un petit fou à aspirer de la poussière avec sa trompe et à la rejeter sur son dos. C'est un jeu comme un autre...

— J'ai trouvé, triomphe la vedette-metteur en scène, Harry Baur. Il est le seul à posséder la stature assez imposante pour endosser ce costume.

— Nous continuons notre visite. Nous en profitons pour parler un peu de *La Foire aux Sentiments*, cette jolie pièce qui tient solidement l'affiche, et dans laquelle Blanche Montel, au milieu d'une interprétation de premier ordre, fait preuve d'un talent délicat et nuancé qui lui est très personnel. Devisant, nous arrivons devant la fosse aux ours, Martin et ses frères paraissent souffrir des restrictions : cette ligne svelte... Les spectateurs ne sont plus aussi généreux que jadis.

— Et Blanche Montel, se penchant vers la fosse, de murmurer : — Ce n'est pas le moment de leur tomber sous la dent.

— Les girafes nous regardent venir, de très haut :

— Suzanne Dehelly, continue Blanche Montel. Ici, la biche... c'est pour Madeleine Ozeray. Le boa sera réservé à Louis Jouvet. Victor Boucher, qui porte impeccablement l'habit, sera un pingouin parfait. J'aimerais aussi un couple d'autruches, avec Claude Dauphin et Arletty. L'autruche sera interprétée par plus jolie qu'elle, mais la fantaisie d'Arletty fera des merveilles du rôle.

— A la sortie, nous tombons nez à nez avec les perroquets.

— Lucien Baroux et Dorin, seront des perroquets spirituellement bavards. Quant à ce zèbre mélancolique, nous demanderons à Fernandel.

— N'est-ce pas, quelle distribution !

— Mais, vous, Mademoiselle Blanche Montel, quel rôle vous réservez-vous ?

— Celui de la marmotte. Si je dois avoir aussi froid cet hiver que l'année dernière, je préfère m'endormir d'octobre à mars.

— En somme, un rôle de tout repos... Dommage pour les spectateurs !

— Et, où jouerons-nous cette pièce ?

— Je l'aurais bien proposée à mon directeur, Charles Fabre ; réflexion faite, le plateau du Saint-Georges est un peu petit... Mais si Charles Dullin veut la monter pour l'ouverture de son ex-théâtre Sarah-Bernhardt, on fera courir tout Paris.

— Reste à savoir si Charles Dullin retiendra la suggestion !...



PHOTOS « VEDETTES »



Retour de la Côte d'Azur, René Lefèvre a tenu à faire un tour dans les studios parisiens. A Joinville, il a rencontré son ami Pierre Fresnay. Les voici en train de bavarder entre deux scènes de « Mamouret ».

Léon Mathot — que l'on reconnaît à gauche — met en scène Viviane Romance et Georges Grey, les principaux interprètes, avec Georges Flament et Gaby Andreu; du film : « Cartacalha, reine des Gitanes ».

Jean Boyer vient de terminer « Chèque au porteur », dans un décor de boîte de nuit, avec le concours du jazz Alix Combelle. Il fallut peu de temps pour créer une ambiance : Jimmy Gaillard, Jacqueline Ferrière et Boyer menaient le jeu



L'activité cinématographique continue. Adaptateurs et dialoguistes sont penchés sur leurs découpages. Metteurs en scène et artistes étudient leurs scénarios, les producteurs ont des rendez-vous et répondent au téléphone à longueur de journée...

On a tourné, on tourne, on va tourner. Deux nouveaux films ont été entrepris cette semaine : aux studios des Buttes-Chaumont une production Minerva "Fièvres" que réalise Jean Delannoy avec Tino Rossi et Jacqueline Delubac. Et, aux studios Eclair : "Ce n'est pas moi", un film d'Yves Mirande mis en scène par Jacques de Baroncelli, avec Victor Boucher, Jean Tissier, Michèle Alfa et Ginette Leclerc.

Tandis que, au Val d'Andorre, Emile Couzinet continue les prises de vues "d'Andorra ou les Hommes d'Airain" avec Jean Chevrier, Jany Holt, Germaine Dermoiz et Jean Galland, Jean Drévillle prépare "Annette et la Dame blonde" et René Lefèvre, retour du Midi "Ils étaient deux musiciens", un film qu'il mettra en scène lui-même tout en interprétant le rôle principal. Sa partenaire féminine sera la charmante Paulette Goddard. En dernière minute, nous apprenons que ce film aurait changé de titre, il s'appellerait "Opéra-Musette".

Jean Giraudoux — c'est un événement — vient à son tour au cinéma ; il travaille depuis quelques semaines à l'adaptation et aux dialogues d'un roman de Balzac "La Duchesse de Langeais" qu'interpréteront



Edwige Feuillère et Pierre Richard-Willm, sous la direction de Jean de Baroncelli, musique de Francis Poulenc, images de notre ami Matras.

Bientôt, sur l'écran, nous verrons deux nouveaux films français tournés récemment : "Premier Bal", qui sortira le 16 septembre et "l'Assassinat du Père Noël", qui sortira le 16 octobre et, plus tard, "Chèque au porteur" que Jean Boyer vient de terminer.

Dans quelle atmosphère finit-on un film de Jean Boyer ? Sur quelle note se terminera cette nouvelle fantaisie du fantaisiste compositeur ? Mais dans l'atmosphère d'une boîte de nuit ultra-chic, aux murs tendus de blanc. Et sur la note aiguë que lance une clarinette à la grande joie du chef d'orchestre Alix Combelle, qui se démène comme un million de diables dans un million de bénitiers. Car le meneur du jeu, voyez Jimmy Gaillard, est déchaîné : il chante, il hurle, grimace, rit aux éclats, se contorsionne et se démène avec une telle sincérité, qu'on en demeure étourdi. D'ailleurs, ses partenaires Lucien Baroux, Jacqueline Ferrière et Marguerite Pierry ne sont pas les derniers pour engendrer la mélancolie... Tous ces bons vivants, entraînés par une atmosphère irrésistible, dansent, mais oui, ils dansent, c'est un miracle du cinéma... et mieux encore... ils dansent : "swing" ! Et zazi ! Et zazou ! Et allez donc ! Les

« Mamouret », porté à l'écran sous le titre « Le Briséur de chaînes », nous vaut une scène de parade du plus brillant effet. A droite, dompteur impassible, c'est Pierre Fresnay qui incarne Marcus, dans le cirque du même nom.

En bas et à droite : Un des plus séduisants ouvrages de Gyp a été adapté pour les besoins d'un nouveau film : « Le Mariage de Chiffon », avec André Luguet et Odette Joyeux, personnage rêvé de Gyp

DANS LES STUDIOS



PHOTOS PULGUR ET MEMBRE

figurantes, en toilette de soirée, robes de tulle, de moire ou de dentelle et les figurants en smoking blanc, avec un grand sourire aux lèvres, tous dansant, au rythme endiablé du Jazz de Paris. En vérité, je dois le dire, ce n'est plus un studio de cinéma, il n'y a plus de metteur en scène, plus d'assistants, plus de machinistes. Ils sont tous gagnés par le dynamisme de cette musique assourdissante. Jean Boyer a bien essayé d'arrêter le mouvement, mais en vain... comme bien on le pense. Alix Combelle, trop heureux d'avoir trouvé un public, un vrai public dansant, son public, ne s'arrête plus. Au lieu de visages impassibles, au lieu de corps immobiles, il a devant lui une foule qu'il peut plier en deux, faire sauter jusqu'au plafond ou faire trembler sur place d'un rapide battement de batterie et d'une seule note de trompette ! Alors, pourquoi voulez-vous qu'il s'en prive ? Au plus fort de la frénésie, Jean Boyer est enfin venu se mêler à toute cette joie vraiment indescriptible. Alix Combelle, emballé, lui offre un contrat, mais Bernard Roland, le directeur de production de la S. U. F. est déjà tout bouleversé :

" Pas de blagues, hein ! J'ai encore un contrat avec Jean Boyer qui doit réaliser un autre film pour nous. Attention ! "...

Et c'est pourquoi ce n'est pas encore cette fois que vous verrez Jean Boyer parmi les musiciens du Jazz de Paris. Pourtant, il se serait facilement laissé séduire.

Pour le consoler, Alix Combelle, toujours déchaîné, a repris un des meilleurs morceaux de son répertoire, un des morceaux les plus dynamiques, des plus endiablés.

En France, n'est-ce pas ? tout finit par des chansons. Alors, pourquoi pas les films ?...

Bertrand FABRE.



POLO RIVELS

et ses 7 enfants



DESSINS DE J. ROBICHON

Il faut un long entraînement pour réussir le saut périlleux sur un pied. Papa Polo surveille sa fille.



SOUS la magie des lumières, Polo Rivels et tous les petits Polo Rivels, images réduites de leur père, s'avancent pour saluer. Ils ont sauté, dansé, joué de la musique, ils se sont livrés aux mille excentricités et acrobaties du cirque. Ils rentrent dans l'ombre de la coulisse. Ils n'appartiennent plus au public, mais à Mme Polo Rivels qui va délivrer ces frais visages de gosses des fards qui, déjà, soulignent leur destin.

Leur père leur enseigne ce qu'ils peuvent apprendre, ce que lui-même a acquis de son père. Ils se chargent du reste, au berceau les enfants du Voyage.

Leur père ? Qui ne se rappelle l'avoir vu, au temps du trio Charlot Rivels, ou toujours avec ses frères, dans un numéro de clowns musicaux et acrobatiques, sous leur véritable nom d'Andreu ? C'était la grande attraction, celle qui restait un mois dans le plus grand music-hall de Londres, l'attraction internationale dont les affiches s'emparaient pour la livrer au public avec des lettres géantes.

Aujourd'hui, chacun des frères est allé de son côté. Ainsi l'ont voulu les hasards de la vie. Mais Polo Rivels continue, avec ses sept enfants, la vieille tradition familiale du cirque.

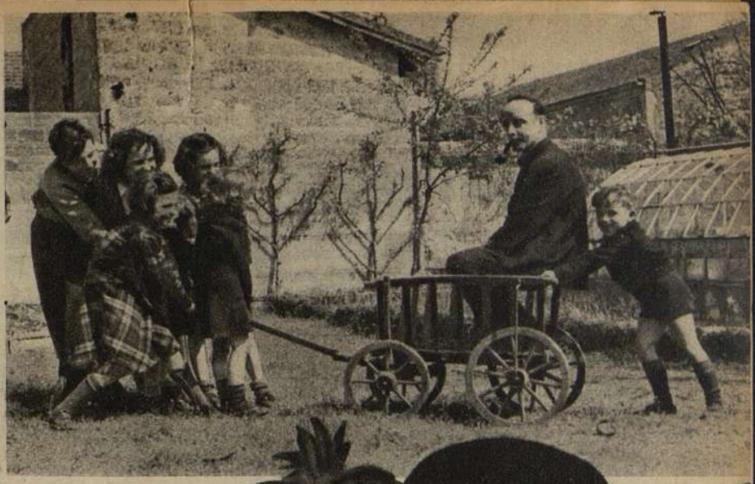
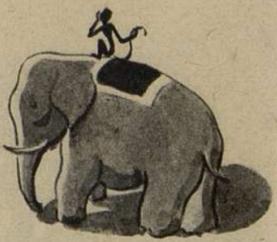
Son père, Pedro Andreu, un petit ébéniste d'Espagne, avait un violon d'ingres : le trapèze. Mais il ne concevait pas cet exercice à la façon de tout le monde, et c'est, accroché à sa Montgolfière, qu'il l'exécutait, au milieu des courses de taureaux, au grand émoi et à l'immense admiration de ses compatriotes. Il rencontra peu après sa future femme qui appartenait à la vieille famille de cirque des Voyage ?

C'est ainsi que Polo Andreu — ou plutôt Polo Rivels — naquit dans la petite ville d'Avallon et que, bien que ses frères soient espagnols, il opta, quand il le put, pour la nationalité française. Il fit d'ailleurs toute la campagne du Maroc.

Mais voulez-vous que je vous présente en liberté les petits Rivels, dans la maison de Chennevières où, entre deux spectacles, ils s'amuse pour eux-mêmes, en gosses turbulents, qui font l'admiration de leurs petits copains, car ils possèdent la clef magique qui permet au corps de vaincre les lois de l'équilibre.

Voici Néné, 15 ans, cycliste, acrobate et sauteur. Et puis, c'est Nana, 14 ans, qui fait le saut périlleux sur une jambe et sans

L'affiche de Polo Rivels que l'on a vue sur les murs de toutes les capitales, entouré par les enfants du célèbre clown.



Un attelage très sympathique pour faire le tour du propriétaire.



s'appuyer de ses mains au sol. Après c'est Paulette, 12 ans, qui danse sur les pointes, et qu'on appelle Greta Garbo, car elle adore se regarder dans les glaces, ce qui, d'ailleurs, est un charmant spectacle. Puis vient Josette, 10 ans, toujours pendue en l'air par les talons ou par les doigts de pied. Ensuite Jacques et Jacqueline, deux jumeaux de cinq ans et demi, dont les clowneries sentent déjà le métier. Et enfin René, quatre ans et demi, dit le "Dur". Celui-là c'est le casseur, le ravageur, la terreur des restaurants où il joue au naturel les Bagessen.

Il y en a bien un huitième, mais il ne travaille pas : ce sera l'impresario de la famille.

On se doute qu'en cette période de tickets et de restrictions, ce n'est pas un mince problème que de se promener à travers la France avec huit gosses à l'appétit vorace. Mais il en faudrait davantage pour entamer la belle humeur de Mme Polo Rivels. Elle ne l'avait perdu que sous les bombardements anglais de Boulogne, où ils vivaient, et qui l'emplissaient d'une angoisse quotidienne. Mais ces affreux moments sont oubliés aujourd'hui, dans le jardin où naissent les premières fleurs du printemps.

— Ah ! ils ne sont pas toujours commodes, mes gosses, avoue Polo Rivels. Figurez-vous qu'un jour, à Copenhague, nous avions avec beaucoup de peine, pu dénicher un petit étage dans un hôtel.

Nous les avons laissés seuls — le temps de faire quelques courses — en leur recommandant naturellement de rester bien tranquilles. Mais en revenant, ô horreur, tout le papier des chambres était arraché.

— Que faire ? On allait certainement nous flanquer dehors... Alors nous avons acheté un papier — presque de la même couleur — et, toute la nuit, ma femme et moi nous l'avons collé sur les murs.

— Au matin, quand la patronne de l'hôtel est venue nous demander si nous étions bien, elle regardait les murs en nous parlant, comme si elle cherchait quelque chose sans trouver ce que ça pouvait être...

— Deux ans plus tard, en repassant à Copenhague, je lui ai avoué notre aventure.

— Ah ! c'était donc ça ? nous dit-elle.

On peut être de grands artistes, on n'en est pas moins des petits enfants comme les autres.

Polo Rivels, le plus grand de nos clowns actuels, veut que chacun de ses gosses réponde à la définition que lui-même donne du clown : un artiste complet, de la plante des pieds à la pointe des cheveux, qui doit être musicien, acrobate, écuyer et connaitre, en un mot tous les métiers du cirque.

Et ils seront ainsi.

Jean BAROIS.



LE TRAC

JEAN CHEVRIER. « Mon plus beau trac?... Inoubliable. Je vous le promets!... Il a été fou!... Cela se passait à l'Olympia à la première des 3 de Saint-Cyr. Je n'avais encore vu que de toutes petites fractions du film et je ne pouvais avoir aucune idée de ce que rendrait ma tête à l'écran. »

« Une belle surprise, alors? »
« Oui, mais par quelles tranches je suis passé avant cette ultime présentation! Je me vois encore assis et crispé dans un fauteuil et... tellement ému, qu'à la projection de ma première image (craignant ce que j'allais voir) je ne pus m'empêcher de me cacher la tête dans les mains, comme un enfant qui a peur d'être battu. Au bout de quelques secondes, je risquais tout de même un œil mais j'avais tellement de trac que mes yeux étaient bouchés, je ne voyais plus rien! Je fus obligé de revoir le film le lendemain pour être convaincu de n'être pas tout à fait atroce! »

ELIANE CÉLIS. « J'ai toujours le trac! et j'ai même failli en tomber malade! Pour la première fois de ma vie je chantais en public et... ce début avait lieu au Casino de Paris, dans la revue *Parade de France*. J'étais en scène à moitié évanouie de peur. Comme dans un rêve et prête à m'écrier, des applaudissements éclatèrent de toute part couplant de : *Piroulli Roull! Soudain*, des applaudissements éclatèrent de toute part dans la salle!... Ce fut un tel choc nerveux, que j'éclatais en sanglots!... D'énormes larmes, noires de rimel m'inondaient le visage! »

« L'effet était désastreux! »
« Jo Bouillon, qui dirigeait l'orchestre, me lança, alors, cette apostrophe que je reçus comme une gifflé! »
« Quelle gourde!... (ou peut-être quelque chose de pire!) »
« Je fus horriblement vexé! Mais cette vigoureuse injonction me secoua et me permit de reprendre mes sens et mon sourire pour attaquer le deuxième couplet de *Piroulli Roull*, malgré les grosses larmes qui continuaient à rouler sur mes joues! »

GUY BERRY. « Dans une grande ville du Midi un directeur de théâtre m'avait dit :
« — Surtout n'avance pas sur la droite du plateau... On y a placé des vis pour fixer les appareils des acrobates qui passent après vous, vous pourriez tomber et vous blesser! » Je m'étais promis de faire attention! Je chantais ma première chanson à la place indiquée... A la seconde, j'avais complètement oublié les fameux crochets, et, naturellement, je me précipitais dans leur direction!... Avant la fin du premier couplet, j'étais déjà accroché par la semelle, fixé au sol sans pouvoir m'en libérer!
« Tout en chantant et sans en avoir l'air, je faisais des efforts surhumains, mais, mon pied était si bien coincé que je n'arrivais pas à le détacher! J'étais baigné de sueur et... j'en étais à ma sixième chanson!... Toutes les tentatives pour baisser le rideau me retrouvaient toujours figé à la même place!... Devant cette inaltérabilité à rester en scène le pianiste semblait stupéfait et n'osait même plus me demander de nouveaux titres.
« Quelle situation!
« Je pris enfin le seul parti qui me restait, je tirais avec violence! La chaussure resta au sol et je dus saluer le public... en chaussette! »

MICHÈLE ALFA. « Je jouais dans une pièce d'Ibsen, à Genève, avec Lugné-Poe, quand on me demanda, presque au lever du rideau, de remplacer la vedette, dans un rôle d'aventurière.
« Je devais incarner une femme fatale cent pour cent, rôle si nouveau pour moi qu'il m'épouvantait à l'avance! Juchée sur de hauts talons et la figure masquée sous une épaisse voilette, je ne m'approchais qu'en tremblant du plateau... Quand on me précipita en scène en annonçant : « Mme Wilson! »
« Je me troublais, je ne savais plus où j'en étais, si bien que je glissais sur mes grands talons et arrivais sur les reins, comme en toboggan, jusqu'aux pieds de Lugné-Poe. Stupéfait, il éclata de rire et... toute la salle en fit autant!
« Vous pouvez juger de mon émoi! »

NOËL-NOËL. « Mon plus beau trac est tout récent! Il date de la première au théâtre de Dix-Heures! »
« Je venais d'être malade... J'étais nerveux... J'avais encore la fièvre et... un de ces tracas!... Si bien qu'en entrant en scène je n'avais plus un soupçon de sabbat! Mes lèvres étaient collées comme à la secotine! Ma langue accrochait en haut, en bas et... »

J'avais un mal fou à articuler le moindre mot!... Ah! qu'est-ce que j'aurais donné pour la moindre goutte d'eau!... Le plus drôle, c'est que pendant ce temps-là, j'avais le dos trempé!... C'est à n'y rien comprendre!... Mine de rien, les choses sont bien mal faites!... Cette situation atroce augmentait encore ma frousse!... et j'avais encore 200 vers à dire! Pas une p'tite affaire bien sûr! »
« Je les ai dit... et jamais je n'ai trouvé le public parisien aussi gentil, car, malgré tout, la salle m'a applaudi le plus chaleureusement du monde!... »

RAYMOND LEGRAND. « Mon plus effroyable trac?... Il a failli me coûter cher!... »
« C'était à un gala aux Variétés où nous jouions au profit des Jeunes. Quelques instants avant cette audition, Irène de Trébert me fit prévenir qu'elle était là, aux premiers fauteuils d'orchestre. Je me retournais, et, je la vis en effet à deux pas de moi me souriant de toutes ses dents.
« Je fus tellement ému de sentir cette « petite taquine » à mes côtés qu'au moment où elle se pencha vers moi, je me trompais de dévoués par ce changement de programme cherchaient... feuilletaient leur musique. Personne ne savait plus où donner de la tête!... Trac... nervosité, rien n'y manqua! Ce fut le plus beau concert de fausses notes qu'on puisse entendre!... Les musiciens battaient la campagne, pendant que leur chef d'orchestre battait les vaives à 4 temps! »

IRÈNE DE TRÉBERT. « Quel souvenir!... J'en ris de bon cœur... Mais sûr le moment j'ai cru mourir d'angoisse!... »
« Cela se passait au Casino de Paris, où j'avais dû remplacer Nita Raya au dernier moment. On m'avait drapée dans un somptueux manteau blanc bordé de renards bleus, mais dix fois trop grand pour moi. Dans ce costume où je dansais un tango couvert, assise de façon instable pour bien montrer mes jambes, dans un véhicule s'arrêtant brutalement au milieu de la scène, dans un choc terrible... me faisant perdre l'équilibre et basculer dans le fond, j'ai eu l'air, juste au moment où l'on ouvrait la portière devant le public! Ce fut un fou rire!... J'étais tellement décontenancée, qu'il me fut impossible de sortir une note devant le micro que l'on m'apportait.
« La salle riait aux larmes!... »



L'élève et le modèle.



Un chien de peluche blanche : c'est le fétiche d'ELIANE CÉLIS.

TOUS LES ARTISTES L'ONT CONNUE. C'EST UN MAL QUI RÉPAND LA TERREUR. COMBIEN, CHANTEURS, DANSEURS ET MUSICIENS, SAVENT QUE LE TRAC, L'AFREUX TRAC, LES ATTEND À LEUR ENTRÉE EN SCÈNE! NOUS AVONS DEMANDÉ À QUELQUES UNS DE NOS AMIS DE NOUS DIRE LEUR MEILLEURE HISTOIRE DE TRAC.



JEAN CHEVRIER et son meilleur ami : son caniche.



IRÈNE DE TRÉBERT et RAYMOND LEGRAND se réconfortent.



NOËL-NOËL, le grand timide, devant son piano. Une colombe, c'est le fétiche de GILBERT GIL.



JEAN RIEUX se recueille. Il entre en scène.

« Cette hilarité me rendit fort heureusement tout mon sang-froid. J'espérais tout à coup, que les spectateurs avaient pris cette entrée cocasse pour un numéro comique, et j'essayais de soutenir la gaieté générale. »

GILBERT GIL. « Ah! ce trac!... Quel début e lui dois!... Vraiment?... Je jouais pour la première fois à Alexandrie. J'étais très ému, inutile de bruit et fracas, car il me fallait crier devant se faire avec bruit et fracas. Je tremblais tellement à pleins poumons contre un adversaire. Je glissais timidement sur le plateau, où je fus de glisser d'ouvrir la bouche pour articuler un mot! »

Rita CHATIN.
(Suite page 26.)

PHOTOS « VEGETTES »



La dernière cigarette de MICHÈLE ALFA



Un petit cocktail, c'est le secret de GUY BERRY.



OLEO et ses adeptes



quel essaim de jolies adeptes que ces annonceuses de Paris qui ont fleuri un peu partout sur les scènes de nos music-halls depuis le succès déclenché par les fameux "Ha" d'Oléo ! Elles sont venues en hâte, entre matinée et soirée, dans ce pittoresque bar des Dix-Heures où Oléo et Raoul Arnaud offraient le champagne de l'amitié servi par Jeanne, l'excellente Jeanne à la blondeur ardente.

Lilo s'écrie en entrant : " Oléo, mais c'est ma petite marraine !... " Puisqu'elle a lancé le genre, elle est bien la marraine de toutes, n'est-ce pas ! D'ailleurs, voici les filleules, de délicieuses filleules, qui apportent avec elles la jeunesse et l'entrain, comme des hirondelles de printemps.

BERNADETTE DUGUÉ

ELLE joue dans les revues de chansonniers, annonce à Bobino et à l'Européen.
— Vous avez débuté par quoi ?
— A dix ans, j'étais petit rat d'Opéra.
Et on a l'impression qu'il n'y a pas longtemps de ça. Elle est la femme de Jamblan. A ce qu'elle m'a confié, elle aime Jamblan depuis toujours !...
— Depuis qu'il existe pour elle, rectifie aussitôt Jamblan.
— " Et c'est pour cela qu'elle est ma mie " conclut dans un éclat de rire Oléo.

ANY LANCEL

EST une bien jolie fille qui annonce au Chantilly.
— Qu'est-ce qui vous a amené à faire les annonces au Chantilly ?
— Oh ! je viens de loin. J'ai d'abord fait mes études pour être institutrice.
— Voyez-vous ça ! Et puis ?
— J'ai été interprète d'anglais au Printemps. Je suis devenue secrétaire d'Edith Piaf. C'est de là...

— Je comprends tout.
— Mais je prépare un tour de chant, eh ! un tour de chant très parlé...
Elle ajoute très titi !... parce que la voix débloque un tantinet...

LYSIANE CLAUDE

ELLE annonce à l'Européen, à Bobino, aux Folies Belleville. Elle a tourné avec Marcel L'Herbier.
— Vous avez des projets ?
— Je prépare le Conservatoire.
— Tiens, tiens, la comédie ?
— Oh ! oui, moi voyez-vous, mon rêve, c'est la comédie.
— Et comment en êtes-vous venue à faire des annonces ?
— Que voulez-vous, j'ai passé audition dans une scène dramatique et on m'a engagée pour les annonces...
— Et allez !... l'imprévu ! l'imprévu ! C'est ça qui pimente la vie !

YVONNE SOLAL

OU annoncez-vous, Mademoiselle ?
— A l'Etoile, chez Georgius.
— Et vos vœux sont comblés ?
— Non, mon rêve c'est la comédie.
— Elle aussi, la chère enfant !
— Vous connaissez Georgius ?
— Non, je l'ai rencontré aux Folies-Belleville.
— Et alors ?
— Je lui ai plu...
Comme j'abaisse mon crayon pour noter la chose, elle s'empresse d'ajouter : " Oh ! non, surtout, ne dites pas ça, ça me donnerait l'air prétentieux. "
Et c'est tout simplement charmant.

LETTY LANSON

EST la série des comédiennes. Elle aussi, figurez-vous... Aussi, toute jeune elle a travaillé avec Henri Monteux qui fut le partenaire de Sarah Bernhardt. Evidemment cet homme a dû lui communiquer le feu sacré.
— Vous avez déjà joué la comédie ?
— Dans *Altitude 3.200*, *Les Misérables*...
— Et maintenant où annoncez-vous ?

— A l'Européen, Bobino, les Folies-Belleville, un peu partout.
Letty Lanson possède sans aucun doute un joli physique de théâtre, un de ces visages qui inspirent plus ce qui vient du diable que ce qui vient des anges.
— Et quel est votre emploi au théâtre ?
— Les ingénues...
— Allons bon !... Méfiez-vous des comédiennes !...

LILO

ILLO, vous le savez, annonce à l'A. B. C.
— Qu'est-ce que c'est que ce nom-là, Lilo ?
— C'est l'abréviation de mon vrai nom.
— On peut savoir ?
— Liselotte.
Hein ! qu'est-ce que vous en pensez ?
Lilo m'explique tout de suite :
— Vous savez, ça a été dur quand j'ai débuté à l'A. B. C. en remplacement d'Oléo. Les " ha ", les fameux " ha ", tout le monde les réclamait. Je ne pouvais tout de même pas me mettre à faire la même chose.
Je questionne au hasard :
— Vous êtes amoureuse, Lilo ?
Elle répond sans broncher :
— Bien sûr...
— Il est bel homme ?
— Oh oui...
— Je n'ai donc rien à vous souhaiter de mieux...

Laurie Lallier

ELLE aussi, Laurie Lallier, elle a annoncé à l'A. B. C. et puis à Bobino. Elle a fait de l'opérette aux Bouffes. Jamblan qui nous écoute coupe aussitôt :
— Prononcez pas ce mot-là...
Evidemment on ne parle pas de corde dans la maison d'un pendu.
— A part les annonces, votre rêve ?
— Ce serait le tour de chant.
— Quel genre ?
— Un peu de fantaisie, un peu de charme. Seulement ce qu'il y a de terrible, c'est que lorsqu'on est cataloguée comme annonceuse, on vous reprend toujours comme telle et le tour de chant est bloqué.
Et comme je la questionne encore, elle répond de la façon la plus sympathique du monde :

PAR JEAN CLARY

— N'en dites pas trop sur moi vous savez; moi, je suis simple, alors...
Maintenant que les photographes lui laissent un peu la paix, j'entraîne Oléo dans un coin.
— Mairaine, jolie mairaine, il faut que vous me disiez un tas de choses !
— Asseyons-nous, vous saurez tout !
— L'histoire des " ha " d'abord, je veux l'histoire des " ha ". D'où vous est venue cette trouvaille ?
— Un coup de trac.
— Ça c'est drôle, expliquez-moi.
— Voilà : pour ma première annonce, le directeur de l'A. B. C. me dit : " Vous passez devant le rideau avec le grand abécédaire sous le bras, vous l'ouvrez et vous lisez. J'ai dit : Ah ! non, non et non; j'ai déjà annoncé à la " Caricature " (le Perchoir depuis) je sais ce que c'est que d'annoncer, je ne suis pas si petite fille que ça, je dirai mon annonce sans lire. "
— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?
— J'entre en scène. Vlan ! le coup de trac ! J'ouvre la bouche. Plus rien. Je ne savais plus. Tout d'un coup je retrouve et je pousse un grand " ha " de joie... et toute la salle part d'un éclat de rire.
— Vous n'allez pas laisser un pareil effet.
— Vous pensez ! j'ai perfectionné, figolé, je suis arrivée à moduler toute la gamme des " ha ", à leur donner à chacun son sens selon le numéro que j'annonçais.
Oléo se rapproche de moi et me confie à l'oreille, le visage un peu désolé :
— Mais, voyez-vous, ces " ha ", c'est ce que j'ai fait de moins bien et c'est ça qui m'a rendue populaire ! J'ai pourtant joué des sketches, des sketches épatants de Jean Rieux...
Puis, tout à coup, elle se ravise, amusée elle-même de ce qui lui revient en mémoire :
— Vous savez, il y a eu de ces soirs ! des soirs épiques à l'A. B. C. Pendant quelque temps, le vendredi, c'était le jour du chahut. Comme une espèce de mode...
— C'est vous qui faisiez le dompteur ?
— Je me mettais en colère; moi, c'est dans la colère que l'à-propos me vient le mieux. Un jour une femme entre en scène pour son tour de chant, je ne vous dirai pas qui hein ! pas la peine. Des gens se mettent à siffler. Je me dis : ça sent la cabale. Je reviens sur le plateau et je leur crie : "Erreur, erreur, erreur ! Ce ne sont certainement pas les ordres que vous a donnés le directeur de la cabale. Vous sifflez avant le tour de chant. Ça n'a pas de sens. On vous a sûrement dit : laissez chanter; sifflez après !" Du coup, tous les sifflets se sont transformés en applaudissements et, le tour de chant fini, il n'y eut encore que des applaudissements.
— Mais dites donc, c'est un métier que celui d'annonceuse, dont les profanes ne m'ont pas l'air du tout de soupçonner le côté délicat !
— C'est que... évidemment, il ne suffit pas d'annoncer, il faut parler au public; et toujours à l'improviste, c'est ça le côté calé.
— Et puis je suppose aussi que la note à donner n'est pas la même pour chaque salle, il faut savoir s'adapter. Votre brio, votre pétulance, Oléo, deviendraient de mauvais ton, j'imagine, dans l'intimité des Dix-Heures.
— Ah ! aux Dix-Heures, bien sûr ! Aux Dix-Heures, c'est tout autre chose.



ANNY LANCEL, AU CHANTILLY. C'EST D'UN GESTE DE LA JAMBE QU'ELLE ANNONCE... ON SE DEMANDE QUOI, A L'ESPIÈGLERIE DE SON VISAGE CELA PROMET !



OLEO ARROSE SES FLEURS QUE VOICI, ET LES LÉGUMES DE SON JARDIN QU'ON NE VOIT PAS ET QUI PERCHE SUR UNE TERRASSE, AU SEPTIÈME ÉTAGE.



YVONNE SOLAL : LES JAMBES, LES MAINS, LE VISAGE, TOUT FONCTIONNE, TOUT Y EST, ET AVEC ÇA, QU'EST-CE QU'IL VOUS FAUT.



PHOTOS - VEGETTES - VOICI L'ÉQUIPE AU COMPLET DES JOLIES ANNONCEUSES PARISIENNES. JEAN CLARY, VOUS PARaissez BIEN BELLE HUMEUR AU MILIEU.



ET VOILA LILO LILO, COMME SUR LA SCÈNE DE L'A. B. C. DE SES DEUX BRAS OUVERTS ELLE ANNONCE : " LAISSEZ VENIR A NOUS LES PETITS ET GRANDS ENFANTS. "



BERNADETTE DUGUÉ, LA MAIN DROITE VOUS DIT : " VOUS ALLEZ VOIR CE QUE VOUS ALLEZ VOIR " ET LA GAUCHE AJOUTE : " MAIS JE NE RÉPOND DE RIEN. "

C'EST une toute jeune fille, vivante, claire et sympathique. Elle est affreusement timide, et c'est avec peine qu'on arrive à la faire parler.

— Je suis née à Limoges, où mes parents habitaient depuis longtemps. Mon père était artisan et sa famille vient de Suisse; très exactement de Berne. J'ai du reste longtemps habité ce pays où j'ai suivi mes cours. A l'école, tout marchait bien. J'apprenais bien. J'apprenais facilement, mais j'aimais beaucoup plus les jolies choses, les fleurs, les plantes, les montagnes et surtout la neige que mes manuels et mes livres. Je dessinais assez bien et faisais souvent des petites caricatures de mes institutrices. Quand elles les découvraient, ce qui survenait fréquemment, les conséquences que vous imaginez s'ensuivaient.

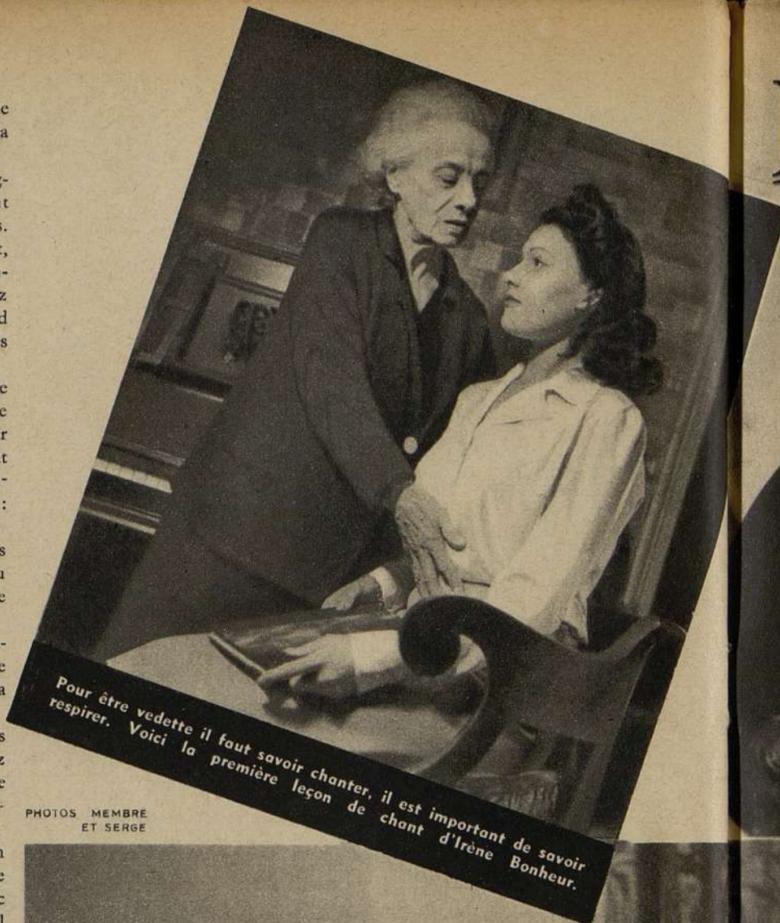
Plus tard, mes parents vinrent habiter Paris et, après l'école, ce fut le bureau qui, pour dire vrai, ne me plaisait pas trop. Je ne me sentais pas de vocation pour rester toute une journée sur une chaise et encore moins pour y aligner des chiffres. Qu'y pouvais-je ! Je devais gagner ma vie, comme tant d'autres jeunes filles. Mon rêve était de faire du cinéma — comme tant d'autres jeunes filles également — et mes parents répondaient : oui, en pensant : nous pouvons dire oui, elle ne réussira jamais.

Au début de cette année, je dînai un soir dans une famille où je venais souvent avec mes parents. Je fus présentée à M. Kusters, le président du Conseil des films "Orange". On parlait de tout sauf de cinéma, mais je m'efforçais d'en parler et M. Kusters faisait la sourde oreille.

Au dessert, je tentai brusquement ma chance et lui demandai : "Monsieur, j'ai entendu dire que les films "Orange" allaient entreprendre une production importante. Auriez-vous une place pour moi ?" Il me regarda en riant et me répondit :

« Je regrette, Mademoiselle, mais nos projets ne prévoient que de vraies vedettes. En ce qui vous concerne, je vous donnerai un bon conseil : Restez vous-même, n'espérez pas en ce métier. » Et, ensuite, il parla de nouveau de mille choses sans rapport avec le cinéma. Quelle désillusion, je n'en pouvais plus parler tant j'avais envie de pleurer.

Depuis, vous savez que M. Kusters a changé d'opinion. J'ai pu m'en apercevoir la première, car, il y a environ 4 mois, arrivait à la maison une lettre, non pas pour moi, mais pour mon père, l'invitant à se rendre avec moi au bureau de la Société. M. Kusters s'était souvenu de moi. Il



Pour être vedette il faut savoir chanter, il est important de savoir respirer. Voici la première leçon de chant d'Irène Bonheur.

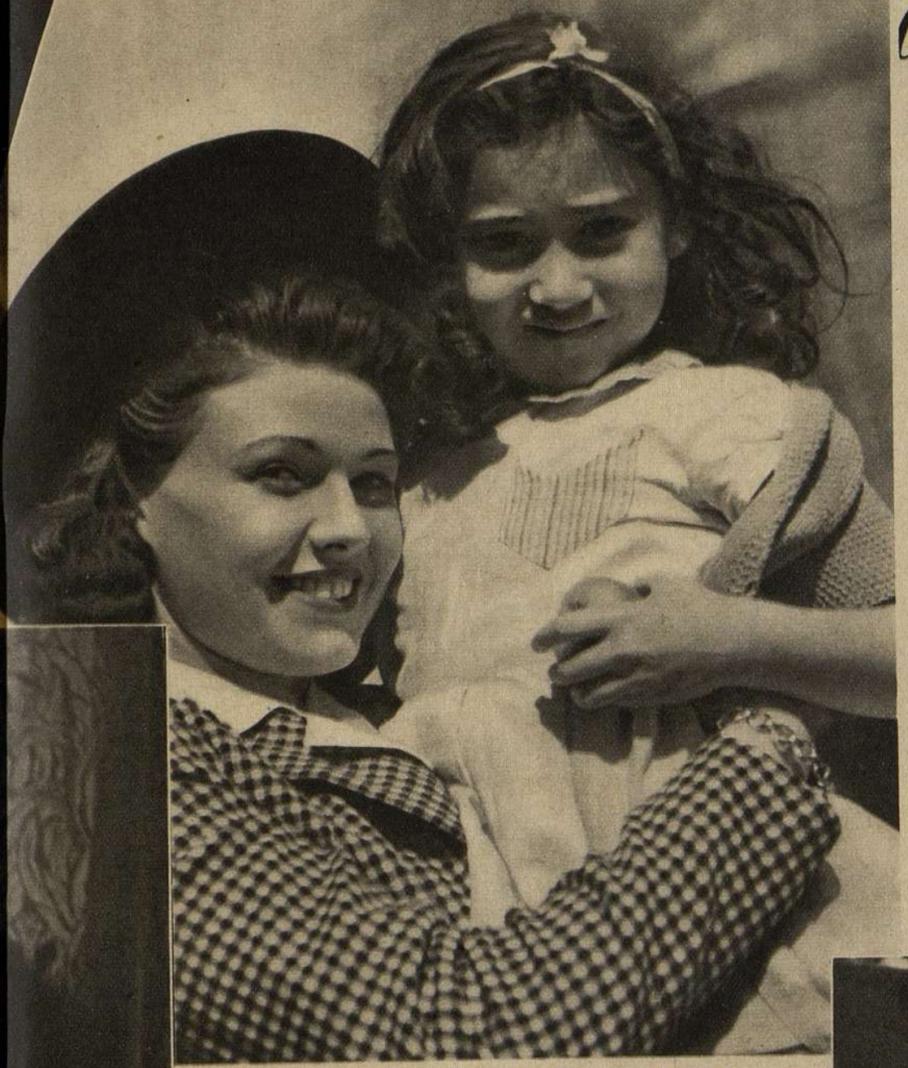
PHOTOS MEMBRE ET SERGE



Au fond, je ne suis qu'une petite fille, et j'aime encore jouer avec mes poupées. Voici ma préférée, je l'ai baptisée Janine. Elle est douce et sage.

IRENE BONHEUR

Vedette de demain



Aux poupées en porcelaine je préfère une vraie poupée brune, joufflue comme celle-ci. C'est pourquoi, je visite souvent Aimos et ses gosses.

Aujourd'hui, je suis sous contrat; je n'ai le droit de parler avec aucun journaliste, ni de donner la moindre photo sans autorisation.

Comment m'en plaindrais-je ? Mes directeurs sont si gentils et ma chance n'est-elle pas incalculable pour mon âge ? De ma propre volonté, j'ai donc décidé de sacrifier toutes mes libertés, il n'existe plus rien pour moi que travailler, prendre des cours de diction, de chant, de danse, je ne sais quoi, mais travailler.

J'ai 20 ans depuis quelques semaines, très exactement depuis le 25 juillet.

Je ne me sens pas du tout "future vedette", je comprends si bien que je ne suis encore rien, et j'ai si peur de ne pas réussir.

Je commence le 22 septembre. Je n'ai pas le droit de rencontrer personne avant de tourner et même pendant que je tournerai. Je dois travailler le plus possible. Je ne sais pas si je réussirai, mais je m'avouerai bien contente, si le résultat n'est pas trop mauvais, tous mes amis m'ont donné tellement de confiance.

Cette confiance, tous ceux qui l'entourent la partagent. Pour nous, nous souhaitons bienvenue à Irène Bonheur, persuadés qu'avec un aussi beau nom, fait de paix et de joie, elle réussira parce qu'elle veut réussir et parce qu'elle le mérite.

Arlette MARECHAL.

Il faut savoir souffrir pour être bien habillée et c'est avec le sourire qu'Irène Bonheur supporte la fatigue des longs essayages.



Le papa est venu accompagner sa fille. Il a discuté tous les termes du contrat. Le moment de la signature est arrivé, émouvant et décisif.

Vedettes

SPECTACLE DE VOS RÊVES

Monter **FAUST** à l'Opéra, et en faire une féerie, est mon rêve de toujours, nous dit **HENRI VARNA** Et **TINO ROSSI** interpréterait **Siebel**.

MALGRÉ ses charges et ses soucis de directeur de trois théâtres, M. Henri Varna a désiré jouer un rôle important dans son spectacle de Mogador: *Les Saltimbanques*, tant son amour de la scène est grand. L'opérette de Louis Ganne a dépassé la centième représentation à ce théâtre. Et M. Henri Varna joue toujours son rôle, il ne s'est pas résolu à se faire doubler. Quelle vitalité, quelle santé, quel enthousiasme cela suppose ! Varna est surchargé de besogne administrative, mais il trouve le moyen d'être tous les soirs et quatre jours en matinée M. Malicorne, directeur du cirque qui porte son nom. Il a conscience que son courage est en fonction du courage des autres et que s'il lâche, tout le monde lâchera. Il a la coquetterie de se conduire, non pas en directeur, mais en acteur consciencieux, qui désire mériter son cachet.

C'est à Mogador, où on le trouve tous les jours, que nous sommes allés demander à M. Varna de quel spectacle il rêvait.

— Je voudrais monter *Faust*, sur une grande scène. Depuis toujours, je rêve de monter *Faust*. Quand j'étais enfant, je jouais cet opéra avec un petit théâtre de marionnettes. J'aime passionnément le théâtre et, pour moi, *Faust* c'est tout le théâtre. C'est sur cette œuvre que se sont concrétisées toutes mes aspirations, tous mes enthousiasmes, tous mes rêves de jeunesse. A Marseille, en ce temps-là, j'allais cinq fois sur sept à l'Opéra et j'ai vu *Faust* des dizaines et des dizaines de fois.

— Voudriez-vous, si vous en aviez l'autorisation, monter cet opéra dans un de vos théâtres ?

— Non, car je voudrais une scène très grande, et mes théâtres n'ont pas assez d'ampleur.

— C'est cela qui vous a empêché de réaliser votre rêve ?

— C'est cela et aussi un défaut de moyens financiers. Car je voudrais faire de *Faust* un spectacle unique, une féerie. Puisque vous me demandez quel est mon rêve, je ne sortirai donc pas du domaine du rêve. Eh bien ! je voudrais monter *Faust* à l'Opéra, avec des moyens extraordinaires, en puisant dans les caisses de l'Etat. Je sais bien que je n'ai aucune chance de réaliser mon rêve si cher, hélas !

— Vous voudriez moderniser *Faust*, dans sa présentation ?

— Non ! bien au contraire, je voudrais faire un pas en arrière.

— Vous, qui avez rajeuni des opérettes déjà vieillissantes, vous qui leur avez insufflé une vie nouvelle !...

— Oui, je crois que cette grande œuvre gagnerait à être présentée d'une façon plus poétique, plus féérique, à peu près comme elle l'a été au moment de sa création. Mon expérience du théâtre lyrique me laisse penser que *Faust* monté en féerie se jouerait trois ans de suite devant des salles comblées.



— Pourquoi aimez-vous cette œuvre ?

— Je trouve étonnantes et jamais égalées les possibilités qu'offre le livret. D'autre part, j'en admire la musique si belle, si prenante. *Faust* m'a toujours semblé être le thème d'une grande féerie et l'on ne l'a pas encore monté dans ce sens-là. Songez à des tableaux comme celui de *La Nuit de Walpurgis*.

— Quelles seraient à peu près les transformations que vous apporteriez ?

— Je dois d'abord vous dire que je ne me sens pas assez capable en matière de danse pour m'occuper de la chorégraphie. Sur ce point, j'aimerais obtenir la collaboration de Serge Lifar. Pour ma part, je m'attacherais à la disposition scénique, aux décors, aux costumes.

— *Faust*, ainsi monté, s'adresserait à tous les publics ?

— Justement ! Et voilà le résultat que je cherche toujours. J'aime le grand public, le public au sens total du mot. Et c'est toujours pour lui que je travaille. *Faust* est une œuvre destinée au grand public, c'est une grande fête du spectacle. Il est au théâtre une expression riche de sens : « Passer la rampe. » Tout est dans cette expression ; on dénombre les qualités d'une œuvre à ce qu'elle passe plus ou moins bien la rampe. Or, *Faust*...

— Avez-vous des idées sur la façon dont vous feriez votre *Faust* ?

— D'abord, contrairement aux traditions d'opéra, je désirerais que les acteurs aient le physique de leur personnage. Il faudrait donc que cela soit joué par des jeunes. Et voilà une formule qui m'est chère : faire jouer des œuvres consacrées par des jeunes alors que les œuvres de jeunes auteurs devraient être jouées par des artistes expérimentés. C'est la collaboration féconde. Ces dernières années, je crois que l'on a commis l'erreur de faire jouer les jeunes par les jeunes.

— Songez-vous à des noms ?

— Pas très précisément. Et je crois qu'il faudrait faire une intéressante besogne de recrutement pour découvrir de talentueux et jeunes artistes lyriques. Je suis certain qu'il y a en France et en Europe d'excellents éléments inconnus qui interpréteraient *Faust* comme il ne l'a jamais été. Vous savez combien d'ailleurs j'aime à découvrir des jeunes qui méritent.

— Oui, oui, Tino Rossi, Eva de Mady et d'autres...

— A propos, je pense que Tino Rossi incarnerait parfaitement « Siebel » dans *Faust*.

— Après le rêve, parlez-nous de la réalité.

— Pour la saison qui vient, je prépare *La Fille de Madame Angot* et *La Veuve Joyeuse*. Pour le Casino de Paris, je mets au point un grand spectacle de music-hall, d'une formule nouvelle qui se déroulera autant dans la salle que sur la scène.

Varna continue. Tant mieux pour Paris !

Claude DELPEUCH.

A mon coup de sonnette, un grand garçon blond et rieur apparut :

— Monsieur Daniel Clérice ? demandai-je.

A cette question pourtant très simple, il pâlit soudain. Je la répétai avec une ingénuité d'autant plus totale que j'étais certaine d'avoir en face de moi le délirant imitateur de toutes nos vedettes parisiennes.

Mon interlocuteur se passa derechef une main sur le front et, l'œil hagard, me fit cette surprenante réponse :

— Peut-être est-ce moi !...

— Comment, vous n'en êtes pas sûr ?

— De moins en moins ! Il y a dix minutes, j'étais Charpini, car je répète mon nouveau tour de chant. Ce matin, sans m'en apercevoir, j'imitais ma concierge qui a une bien jolie voix, je vous assure. En sortant de mon bain, je me suis demandé si je n'étais pas la Vénus de Milo tant l'attitude que j'avais prise était gracieuse et ressemblante. Tout à l'heure j'imitais mes canaris avec lesquels j'ai de surprenantes conversations. Alors, comment voulez-vous que je m'y retrouve. Suis-je Damia, Préjean, Max Dearly ou Chevalier ? Je crois avoir pigé tous leurs trucs, mais ça ne me suffit pas. Il me faut le foulard de Piaf, son regard extatique et ses mains suppliantes, la robe noire de Damia et le petit chapeau breton de Georgius. Je m'identifie à tel point à eux que je ne sais plus quel est le vrai Daniel Clérice !

— Comment la manie des imitations vous est-elle venue ?

— C'est un don qui date de mon enfance. Comme je suis un peu psychologue et possède un sens musical très aigu, je me mets facilement dans... le gosier d'un autre. En classe, je répondais présent pour tous mes camarades en retard et le maître s'y trompait. J'étais la providence de ceux qui faisaient l'école buissonnière. Je rêvais déjà de théâtre.

EDITH PIAF ?

ALBERT PRÉJEAN ?

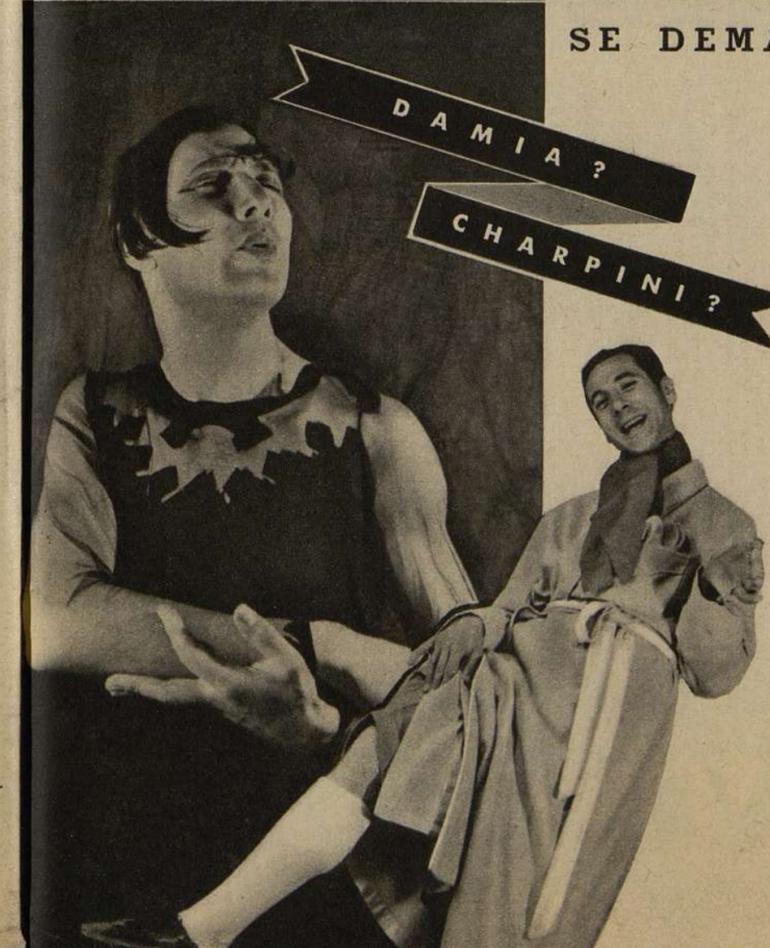


QUI SUIS-JE ?

SE DEMANDE DANIEL CLÉRICE

DAMIA ?

CHARPINI ?



— Quels furent vos débuts ?

— Je fus d'abord élève du Conservatoire dans la classe de Louis Jouvet. Wuillemetz me fit reprendre le rôle de Henry Garat dans *Tai, c'est Moi* aux Bouffes-Parisiens. Puis, je jouais *Simone est comme ça*, avec Simone Simon. J'amusais tous mes camarades avec mes imitations. Jean Granier me persuada de changer de genre et je parus alors sur la scène des Deux-Anes avec un succès qui fortifia ma décision.

— Vous avez dû amener bien des imbroglios en utilisant la voix des autres ?

— Certainement. Témoin cette histoire arrivée à mon camarade Félix Oudart avec lequel je jouais une revue à l'A. B. C. Dans mon tour de chant, j'imitais justement Jouvet. Or, certain matin, de bonne heure, Oudart fut réveillé par un coup de téléphone de Jouvet lui offrant un rôle dans *Ondine* de Giraudoux.

Croyant à une blague de ma part, Oudart répondit, tout endormi encore :

— Tu ferais mieux d'aller te coucher, gros idiot ! Jouvet n'en revenait pas. Plus il tentait de s'expliquer, plus Oudart était persuadé que c'était moi qui parlais. Ils finirent cependant par s'entendre. Et Jouvet, amusé, vint me voir à l'A. B. C. où il rit de bon cœur.

— Ainsi, votre voix et votre vrai visage sont ce qu'on connaît le moins de vous ?

— Bah ! il en est souvent ainsi, avec tous les artistes. L'autre soir j'étais avec Noël-Noël dans le Métro quand une jeune personne s'approcha de nous et sollicita un autographe. S'adressant d'abord à Noël-Noël elle lui dit, tout en lui tendant un stylo : « Oh, vous êtes vraiment aimable, Monsieur Dorin ! » Immédiatement mon compagnon rectifia l'erreur. Vexée et rougissante, elle se retourna vers moi avec l'espoir secret d'un triomphe facile : « Oh, vous, je vous reconnais bien, Monsieur Jean Weber ! »

Ainsi va la gloire chez les chansonniers.

— Quels sont vos projets immédiats ?

— Je vais tourner un film. Ce n'est pas le premier, comme vous le savez. J'ai déjà connu les joies de l'écran avec *Béatrice* et *Miquette* où Lilian Harvey était ma partenaire. Dans peu de temps, je ferai ma rentrée aux Deux-Anes. Quel trac j'ai d'avance ! L'année dernière, j'ai perdu deux kilos à l'A. B. C. Pourvu que ça ne soit pas la même chose. Je n'ai vraiment aucune inspiration pour imiter les squelettes.

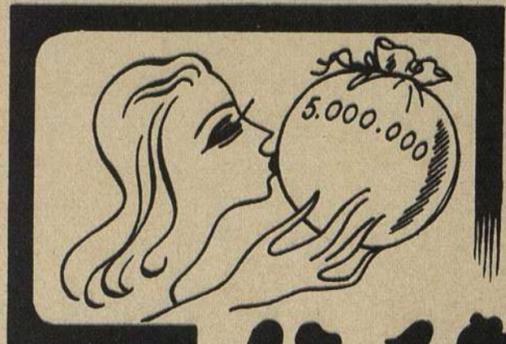
Jean-Marie LAROCHE.

PHOTOS LIDO

Vedettes

Robichon

VOUS POUVEZ AUSSI
EMBRASSER LA FORTUNE



Grâce à la

LOTTERIE
NATIONALE

Z 5

LE TROUBADOUR DE MINUIT
(Suite de la page 10.)

— Mais oui, ris, ne te gêne pas.
— Je ris parce que je pense à la tête que tu ferais si tu devais parler aux auditeurs. Je te vois d'ici. Et ce serait bien plus drôle encore, s'il te fallait remplacer quelqu'un comme le « poète de minuit », par exemple!
— Et pourquoi pas, après tout ?
— Mais, mon pauvre ami, tu ne lui arrives pas à la cheville. Voilà un homme qui sait parler aux femmes, trouver le mot qu'il faut, l'intention qui touche. C'est un charmeur, lui !
Cruellement blessé dans son amour-propre, Sylvestre fut tenté de tout révéler, de s'enorgueillir de ses capacités, si brillamment mises en lumière. Il s'endormit en faisant un effort pour se taire. Le lendemain, ce fut d'un pied léger qu'il se dirigea vers le studio du poste d'émission.
— Sylvestre, erla une secrétaire, il y a une lettre pour vous.
Son cœur battit si fort qu'il lui fit mal. C'était enfin sa première lettre. Une admiratrice lui écrivait, se confiait à lui. Ses yeux, embués par l'émotion, ne parvenaient pas à déchiffrer tous les mots. Ses mains tremblaient...
— Cher troubadour, adorable poète de minuit...
Cela continuait sur quatre pages, mais Sylvestre, soudain bouleversé, courait à la signature, ouvrait des yeux ahuris, tombait assis dans un fauteuil providentiel...
Sa première lettre d'admiration, si passionnée qu'elle devenait presque une lettre d'amour, sa première lettre lui était envoyée par... sa femme !
Aimé JULIEN.

SOURIEZ JEUNE...

Dans toutes les restaurations des dents la vue de l'or est inesthétique. Tous les travaux : obturations, couronnes, bridges, etc., sont désormais rendus invisibles grâce à leur exécution en Céramique. Des spécialistes ont créé le Centre de CÉRAMIQUE DENTAIRE, 169, r. de Rennes, Littré 10-00 (Gare Montparnasse).

Le 1^{er} septembre, réouverture des COURS DE COIFFURE Saint-Lazare, 14, place du Havre. Prix modérés. Facilités de paiement. Placement assuré.

C'est à Marseille, une fois encore, qu'est allé le gros lot de la Loterie Nationale, au tirage du 28 août.

Le billet gagnant de la « Tranche de l'Enfance » avait été vendu en dixième. Chacun des participants a donc gagné 500.000 francs. On connaît maintenant trois des heureux attributaires de ces demi-millions : un employé de bureau chargé de famille ; un docker en chômage, père de quatre enfants ; un ouvrier de chantier naval, père de deux enfants.

N'est-il pas excellent que les enfants soient ainsi, par les gros lots, les bénéficiaires de la « Tranche de l'Enfance » comme ils le seront, d'ailleurs, par l'affectation des bénéfices à des œuvres de l'Enfance ?

COURRIER DE
"VEDETTES"

*Jacqueline. — Votre admiration pour Lys Gauty prouve que vous avez un goût très sûr, et que vous aimez les chansons de qualité. Vous voulez connaître quel est son véritable prénom ? C'est Alice. D'Alice Gautier, la charmante a fait Lys Gauty. En effet, elle fera prochainement sa rentrée à Paris, d'abord au cours d'un récital qu'elle donnera à la fin de septembre, salle Pleyel, puis dans un des programmes du Normandie dont elle sera la vedette. Pour son âge, vous avez à peu près deviné, à un an près.

*Fleur bleue landaise. — Rien qu'en voyant votre pseudonyme, petite fleur bleue, j'étais sûr que vous me parleriez de Charles Trenet. Nous vous envoyons le numéro de « Vedettes » que vous nous réclamez. Votre lettre a été transmise à Charles Trenet. Aucune condition n'est obligatoire pour obtenir une réponse de « Bel-Ami », qui demeure l'ami de toutes les lectrices et lecteurs de « Vedettes ».

*Eliane B.L. — Vous pouvez écrire à Bernard Lancret, soit par l'intermédiaire de « Vedettes », soit directement au Théâtre de la Michodière, rue de la Michodière, Paris. Il se fera un plaisir de vous dédicacer sa photographie. Avant « Le Pavillon brûlé », Elina Labourdette avait tourné au cinéma quelques rôles plus modestes, mais c'est dans ce dernier film qu'elle interprète un rôle enfin digne de son jeune talent. Non, ce n'est pas Roger Duchesne qui interprétait le rôle du « Bossu » à l'écran. Charles Trenet n'a jamais été fiancé à Corinne Luchaire, qui va d'ailleurs se marier avec le Comte X...

*Une collectionneuse. — J'aimerais bien voir votre appartement ; il doit ressembler à l'intérieur d'un marchand de chansons avec des murs entièrement tapissés de photographies de vedettes. Sachez donc que nous possédons dans la collection « Vedettes » trois poses différentes de Danielle Darrieux, mais une seule de Georges Grey. Chère collectionneuse, dès que nos artistes consentiront à venir prendre de nouvelles poses, vous en serez la première avertie.

*Claude Price. — Merci pour vos félicitations, Monsieur Claude, mais c'est curieux, on fait toujours des compliments à « Vedettes » et jamais à « Bel-Ami ». Parfaitement, on peut très bien poursuivre ses études jusqu'à la licence et suivre des cours d'art dramatique. Celui qui vous répond aujourd'hui a agi ainsi en préparant à la fois une licence de droit et le Conservatoire. Je vous conseille le cours de notre ami René Simon, 36, boul. des Invalides, Ségur 34-12. Téléphonez-lui de in part de « Vedettes ». Il se fera un plaisir de vous passer une audition avant de vous engager parmi ses élèves. Nous nous permettons de préciser que René Simon propose ces jours-ci des auditions spéciales pour les futurs élèves du Conservatoire.

*Lilliane à Bondy. — Roger Toussaint n'a pas trente ans. Il porte une alliance c'est tout ce que je peux vous dire, car il est très difficile de savoir si les artistes sont mariés ou non. Au théâtre, les célibataires vivent comme les gens mariés, et les acteurs mariés imitent les célibataires, allez donc vous y reconnaître après ça ! Quant à Tina Rossi, si vous n'affirmez qu'il a les yeux verts, alors que je lui ai vu des yeux bruns, c'est qu'il a sûrement changé la couleur de ses yeux depuis le Casino de Paris ; je ne vois pas d'autre explication.

*Paula et Denisou. — Votre lettre a été transmise à P. R. Willim. Pour la réponse, avouez que ça ne regarde plus « Bel-Ami ». Ce grand artiste n'habite rue Cardinet que provisoirement, quand il vient à Paris. Le reste du temps, il demeure dans sa propriété de Seine-et-Oise, dont il a bien recommandé à son ami « Bel-Ami » de ne donner l'adresse à personne.

BEL AMI.

LE TRAC
(Suite de la page 19.)

« Il y eut un moment de stupeur parmi mes camarades ! Mais ils arrivèrent à enchaîner et sauvèrent la situation !

« Le trac ne m'ayant pas quitté, avant le 2^e acte, on jugea bon, dans les coulisses, de me faire avaler une telle rasade de fine, que cette fois-ci... tout se mit à tourner autour de moi ! Mes jambes étaient complètement coupées ! Je voyais double !... Comment ai-je pu continuer à jouer dans cet état ? Je me le demande encore !... »

« Cependant, tout se passa sans catastrophe... et depuis ce jour je recommande toujours l'alcool contre le trac ! »

JEAN RIEUX.

— Vous aussi, sujet au trac ?
— Hélas ! Comme tout le monde. A chaque spectacle, nous nous trouvons devant un nouveau public dont nous ignorons les réactions. Tous les soirs au théâtre nous passons un examen...
— Votre recette contre le trac ?

— En général, je fais des réussites ! Cela malsoise et m'empêche d'entendre si la salle applaudit, ou reste froide, devant le camarade qui me précède !

« Un certain soir de générale, j'eus le malheur de tomber sur un public glacial. Les pires blagues n'avaient pu dérider les spectateurs de marbre et... j'avais trois nouveautés à chanter... Je sentais un trac fou m'envahir... Après ma première chanson, je comptais cinq applaudissements. J'en étais démonté, anéanti et je sentais qu'il ne sortirait plus un son de ma gorge... Pour sauver la situation et surtout, pouvoir m'enfuir au loin, je saluais alors le public en disant :
« Il doit y avoir un malentendu ! » et je disparaissais derrière le rideau. »

DERNIÈRE HEURE

"LA NUIT DES ÉTOILES"

La grandiose fête de nuit que les jeunes organisent le 4 octobre prochain au profit des prisonniers sera digne des grands galas français.

Le public y retrouvera à la fois l'ambiance du bal des petits lits blancs et celle des Six Jours.

Au cours de cette soirée qui se déroulera de 23 h. 30 à 3 heures du matin, toutes les grandes vedettes du théâtre, de la radio et du cinéma défilent sur la scène tandis que les stayers s'affronteront sur la piste.

On assistera également à une sélection des principaux spectacles parisiens de la saison et à un match de boxe. Nous publierons prochainement le nom des vedettes qui s'associent à cette magnifique fête de solidarité qui est placée sous l'égide du Secours National, du Secrétariat à la Jeunesse, de la Presse Parisienne.

En raison de l'immense succès du *Marriage en trois leçons*, au théâtre des Ambassadeurs et à la demande générale du public, la carrière de la pièce de M. Jean Luchaire se poursuivra après la 75^e représentation, malgré les engagements antérieurs.

Va-t-on tourner LES ROQUEVILLARDS ?
M. André Franché vient de se réserver tous les droits d'adaptation cinématographique pour le chef-d'œuvre d'Henry Bordeaux : *Les Roquevillards*.

VEDETTES EN CHARADE

RÉPONSE A NOTRE 8^e PROBLÈME
C'EST HENRY GARAT.

- 1^o HEN parce que Tristes HEN et HI soldent (Tristan et Isolde).
2^o RY » » RY pince ELLE (riz palm sé).
3^o GA » » GAT bat Roche (Gharoche).
4^o RAT » » RAT vit ailleurs (Bavillateur).

C'est un Monsieur très distingué
Mon amour vient de finir
JE NE VEUX PAS L'AVER LA VASSELLE
sur une musique de Marguerite Monnot.

Du film : "Montmartre-sur-Seine",
"J'AI DANSE AVEC L'AMOUR",
interprété par Combelle et le Jazz de Paris.

Du film : "Montmartre-sur-Seine",
"L'HOMME DES BARS",
interprété par Alix Combelle et le Jazz de Paris.

Du film : "Montmartre-sur-Seine",
"TU ES PARTOUT DANS MON CŒUR".

Du film : "Montmartre-sur-Seine",
"MOI J'AI TROUVÉ DANS TES GRANDS YEUX".

MARGUERITE MONNOT
PAR
EDITH PIAF

IL y a longtemps que je voulais écrire ce que je pense de Marguerite Monnot, mais il est difficile d'allonger des phrases les unes derrière les autres sur du papier pour décrire quelque chose. Je vais quand même essayer.

D'abord, Marguerite Monnot est déconcertante par sa simplicité. Les gens qui ne la connaissent pas se l'imaginent tout à fait autrement qu'elle n'est, et si le hasard les fait se rencontrer, ils restent tout bêtes. Les uns disent : « Mais elle est jolie ! ». Les autres : « Quel charme ! Et puis, surtout, comme elle est simple ! »

Cette femme, qui fut le compositeur de mes premiers succès — je puis même dire de tous mes succès — n'hésita pas, à mes débuts, à me donner sa confiance. Elle composa tout de suite pour moi, et cela est magnifique. La toute première chanson ne fut chantée que deux fois par moi ; c'était aussi la première de Raymond Asso, mais elle ne convenait pas à mon tempérament, et resta dans l'oubli. Ensuite, Raymond Asso écrivit *Mon Légionnaire*, Marguerite Monnot en fit la musique ; ce fut cette chanson qui me fit aimer par le public. Puis *Le Fanion de la Légion*, *Je n'en connais pas la fin*, *Le petit Monsieur triste*, *Escalade*, dont Jean Maréze écrivit les paroles.

Pour *Je n'en connais pas la fin*, je vais vous raconter l'histoire de cette chanson si belle.

Il y a environ trois ans, un jour que j'étais triste, j'écrivais mes pensées sur un bout de papier. Elles étaient aussi noires que l'encre avec laquelle j'écrivais. La déformation professionnelle m'en fit faire une chanson. Après l'avoir lu à Marguerite Monnot, je ne sais ce qui s'empara d'elle et de moi, nous nous sommes mises à pleurer. Le lendemain, la chanson était faite et la musique était celle de *Je n'en connais pas la fin*. Je n'arrivais pas à croire qu'on ait fait une si belle musique sur mes paroles. Puis je la chantai à Raymond Asso qui resta un moment interdit et nous dit : « Il est impossible de chanter cela au public, c'est trop noir, trop triste et trop sale comme pensée. Pour effacer tout cela, nous allons garder la musique et je vais écrire des paroles pures pour que les amoureux puissent fredonner cette chanson en ne sachant jamais ce qu'elle était à l'origine. » Et il écrivit *Je n'en connais pas la fin*. L'histoire noire devint une histoire rose.

O mon amour, A toi toujours. Dans tes grands yeux, Rien que nous deux...
Marguerite Monnot et moi, nous en avons toujours conservé un petit chagrin. C'est pourquoi je la chante si tristement car, dans le fond, il y a toujours une arrière-pensée que, seules Marguerite Monnot et moi nous savons. Mais Raymond Asso avait raison, cette chanson était inchantable et ce qu'il fit à la place est merveilleux de simplicité et de poésie.

Mais revenons à Marguerite Monnot.

Je la connais depuis six ans, mais il me semble que je la connais depuis toujours, et pourtant je ne sais rien d'elle. Jamais elle ne m'a corché quoi que ce soit. J'ai l'impression qu'un grand chagrin a bouleversé sa vie. Elle n'était pas faite pour composer des chansons populaires ; elle était faite pour autre chose. Il n'y a qu'à la voir se mettre au piano et jouer du Chopin ; elle est transfigurée et elle n'a plus l'air d'être là. Puis, quand elle a terminé, elle redevient la Marguerite sympathique, charmante et gaie.

Je suis sûre qu'un jour Marguerite Monnot fera quelque chose de formidable. Quoi ? Je ne sais pas, mais quelque chose à quoi les gens ne s'attendent pas. Elle a des yeux irréels et, elle aussi, est comme ses yeux : ses pensées, sa musique, sa façon de parler, tout en elle est irréaliste et pourtant si près de nous.

Il y a aussi une chose que j'ai oublié de dire : c'est que Marguerite Monnot ne sait pas dire : non ! Elle est capable des plus grands sacrifices pour donner une joie à quelqu'un. Un exemple entre cent :

Si un auteur lui apporte une chanson dont elle sait à l'avance que le texte ne fera jamais un succès, parfois même inchantable, elle n'aura pas le courage de dire à l'auteur que c'est mauvais ; elle fera quand même une musique, et sa récompense est de voir qu'elle a pu donner un peu de joie et un peu d'espoir. Combien de chansons de Marguerite Monnot resteront ainsi inconnues !

Edith Piaf

L'ÉDITION DES VEDETTES
PAUL BEUSCHER
L'ÉDITION DES SUCCÈS
27 Boulevard Beaumarchais - Paris - Bastille

HARRY BAUR et LOUIS JOUVET dans VOLPONE
Un film de Maurice Tourneur

Vedettes

L'HOMME REMONTE AU SINGE

AVEC

Billy Bourbon

A Tabarin, dans la scène du Paradis, Adam et Eve, assis sous un pommier, voient soudain arriver leur grand-père, un singe d'allure flegmatique qui exécute une série de sauts périlleux, de sauts de carpe, de roulades, culbutes, rondades, relevés en souplesse, roues au ralenti, pirouettes et twists et qui finit par bondir dans la salle, s'accrochant aux spectateurs inquiets et flattés, auxquels il fait une énergique friction du cuir chevelu. C'est Billy Bourbon.

A la ville, Billy est un monsieur pas très grand, flemard et qui paraît inconsistant. Il rit rarement, mais ses petits yeux pétillent de malice.

— Comment devient-on singe, Billy? lui demandai-je curieusement.

— En se procurant une peau de l'animal et un masque. Ensuite, en étudiant les tics de ses voisins, dans le métro ou au café, en écartant les jambes, arrondissant les bras et se grattant, ce qui est primordial.

— Ce n'est peut-être pas exactement tout?

PHOTOS LIDO

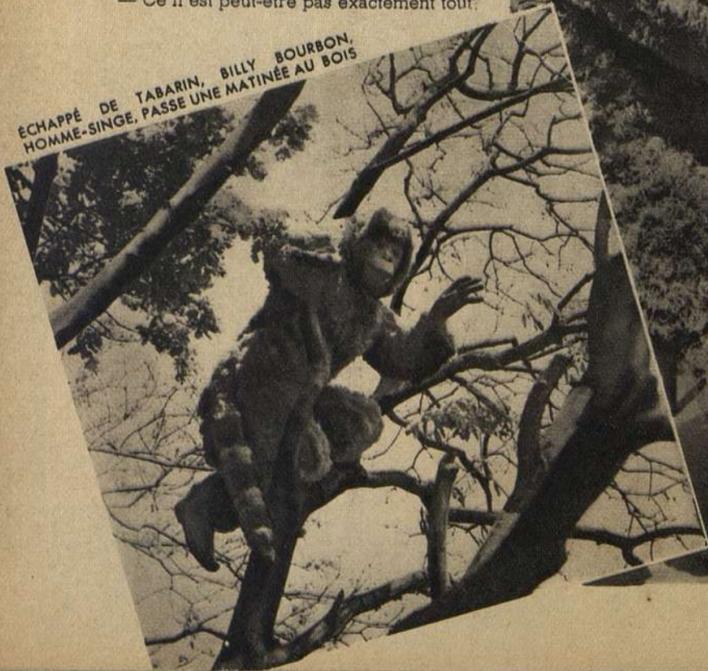


BILLY-SINGE ET BILLY-HOMME : « — A LA NOTRE, VIEUX ! »



LA PEAU DU SINGE EST UN NOUVEAU SCAPHANDRE.

REPORTAGE MICHELE NICOLAI



ECHAPPÉ DE TABARIN, BILLY BOURBON, HOMME-SINGE, PASSE UNE MATINÉE AU BOIS



QU'IL FAIT BON SE ROULER DANS L'HERBE



DE NOUVEAUX AMIS, PAS TRÈS RASSURÉS



— QUE JE SUIS BEAU !



— EN AVANT !



ET UN PETIT SAUT DE SINGE



JE SAIS TOUT FAIRE, VOUS VOYEZ !

— Il faut être un peu acrobate. Moi, à deux ans, j'avais déjà inventé un saut périlleux. Je jouais à me tremousser sur mon lit quand j'ai fait un double tour sur moi-même et me suis cassé la figure sur le sol. Mon père a dit :

— Pour un début, ce n'est pas mal !

— Il s'y connaissait, il est acrobate, né d'une famille d'acrobates. A quatre ans, il commença à me faire faire des exercices d'assouplissement. J'en avais six lorsque je débutai à Nice. A neuf, j'avais fait le tour du monde avec lui, mais on faillit le mettre en prison en Amérique, parce que j'étais trop jeune pour travailler. Cela arrêta momentanément ma carrière mais, hélas ! pas mon entraînement. Ah ! cet entraînement !

Quand l'apprenti-singe avait la tête trop dure, on lui faisait faire trois ou quatre cents flip-flap à la suite, par série de 15, après quoi, il se montrait généralement docile. Mon père usait volontiers de la taloche, mais il avait aussi un autre moyen.

— Billy, si tu fais ça, tu auras cent sous !

— Je le faisais. Il s'exécutait sur-le-champ, mais en fin de séance, il me disait :

— Rends-moi les cent sous, tu pourrais les perdre ! Pendant des années, c'est la même pièce qui a servi !

J'ai travaillé à une rude école, mais, à dix-huit ans, lors de mes vrais débuts au Palace, le feu sacré m'aimait enfin.

Je compris que, dans ce métier, on doit crever sur la scène. Mais quelle vie on mène avant ! La vie de millionnaire ! On se balade du Canada en Scandinavie et l'on fait rire les gens en toutes les langues.

Mais je ne suis pas devenu singe du premier coup. J'ai connu différentes incarnations : peintre, vagabond, clochard, épouvantail à moineaux, marin, valet de carreau, bouffon, éclair d'orage et homme du monde avant de prouver que, si l'homme descend du singe, on peut l'y faire remonter.

Entre temps, j'ai épousé une fille du métier, Baptista Schreiber dont les parents possèdent le plus grand cirque suédois. Nous vivons comme tout le monde ou a peu près, elle prétend seulement que c'est mieux pour la peau de se raser la tête en bas et, lorsque je me sens un peu las, je joue dans trois boîtes chaque jour : au music-hall, au Tabarin et au Grand Jeu où je présente trois numéros différents, elle me déboîte les épaules sous prétexte que ça me repose.

Nicole Morand.

THÉÂTRES ET CABARETS



PHOTO STUDIO HARCOURT
NELLY MATHOT, qui obtient un réel succès personnel dans « La tendre Alyne », l'opérette charmante qui triomphe chaque soir aux Optimistes.

THÉÂTRE HÉBERTOT
LE THÉÂTRE DE L'ÉLITE
Le Cocu magnifique
19 h. 45. Mat. Jeudi, Sam., Dim. 15 h.

Aux Optimistes
RIC. 95-82 - OPÉRA - RICHELIEU-DROUOT
La Tendre Alyne
Soirée 20 h. 15 - Dimanche, Lundi, Jeudi, Samedi, Matinée à 15 h.
UN SUCCÈS

THÉÂTRE MONCEAU
16, rue Monceau, Wag. 87-48. Métro Courcelles, Georges V ou St-Philippe
Serge AUBRAY et Michel VITOLD
présentent une
Comédie en 3 actes
de **Robert BOISSY**
JUPITER!
Tous les jours à 20 h. sauf le lundi - Matinée Sam., Dim. à 15 h.

A LA MICHODIÈRE
HYMENÉE
par
ÉDOUARD BOURDET
Tous les soirs à 20 h. Mat. Sam. Dim. et Fêtes à 15 h.

THÉÂTRE DAUNOU
Dans sa
candeur naïve
Comédie de Jacques DEVAL
G. LAUGIER

aux THÉS
CHEZ LEDOYEN
Champs-Élysées
Alix Combelle
LE JAZZ DE PARIS
Dans le jardin des
Champs-Élysées, les
thés les plus ensoleillés
de 16 h. 30 à 18 h. 30
Tél.: ANJOU 47-82
Métro : Concorde
Consommations:
Semaine 25 f. Dim. 35 f.

AU GRAND PALAIS
(TOUS LES JOURS, MARDI EXCEPTÉ)
EXPOSITION DE LA FRANCE EUROPÉENNE
ENTRÉE : 5 FRANCS
GRAND THÉÂTRE : du 5 au 18 Septembre 1941
SPECTACLE DE VARIÉTÉS à 15 h. 30.
Dans un tour de chant : **Aimé SIMON-GIRARD**
La grande vedette du disque Columbia **GUS VISEUR**
et son ensemble "SWING"
THÉÂTRE DES MARIONNETTES
CINÉMAS gratuits : documentaires : actualités.
CIRQUE, du 11 au 17 Septembre à 17 h. 30 :
LES ARIZONAS, acrobates jongleurs ;
LES DAX, travail aérien sans filet, et 7 numéros sensationnels.
Du 18 Septembre au 15 Octobre :
LES ALIZES, émules des CODONAS, exécutant
le double saut périlleux de trapèze à trapèze.
CABARETS DE FRANCE : danses, chants et poésie.

ÉCHOS ET NOUVELLES

AU LIBERTYS. — Un petit bar coquet, une salle miniature, au fond un piano que drapent un châle multicolore, de beaux tableaux au mur... et voilà le décor posé. Ce que nous ne pourrions reconstruire ici c'est l'ambiance de cet élégant cabaret : de la gaieté, une franche bonhomie, de l'entrain, du rythme et cet ensemble parfait nous le devons à Tonton, le spirituel maître de céans ; à Yahne d'Argent, animatrice enlaidie et à la charmante Marguerite Jade qui reçoit ses hôtes en maîtresse de maison accomplie. Mais, venons-en au spectacle : du charme, de la fantaisie, du swing ; nous éprouons toute la gamme du rire. Voilà notre ami Rolland Gerbault, dans ses chansons tendres il remporte un succès bien mérité ; Raymonde France, semblable à un petit Tanagra qui aurait adopté le genre swing ; Nono, le délicieux fantaisiste ; Suzy Villiers et Roger Nicolas nous enchantent, quant à Yahne d'Argent elle nous entraîne « pêcher la sardine » dans un tourbillon de rires.

A MONTPARNASSE. Pour la réouverture de la saison, le joyeux cabaret « Le Parnasse » nous offre un excellent programme qui nous est présenté par Freddy Daniel, toujours plein de dynamisme et dont les deux succès, *La Cannibale* et *Mimile*, ont de véritables petits chefs-d'œuvre de fantaisie. La chanteuse internationale Dounia triomphe chaque soir ainsi que Magdalena dans ses danses russes. N'oublions pas la fantaisiste Mony Darny et le baryton Fred Hébert, vedette de la radio.

A L'AMIRAL. « L'Amiral » vient de réouvrir ses portes. Nous avons retrouvé son ambiance agréable. Le nouveau directeur, le si sympathique Maurice, après des spectacles de ballets et de variétés où tant d'étoiles se révélèrent, voici maintenant une revue à grand spectacle : *Paris en Joie*, 18 tableaux de M. Léo Lelièvre fils, production de Gaston Dona ; au cours de ce spectacle, nous voyons les défilés des cuisiniers, des éventaillistes, des romans, des sports, des roses, des châteaux, des mousquetaires, des Normandes, etc. ; sans oublier le French-Canean, et les artistes applaudis Jean Janel, Olga Dalbanne, Michelle, Andrée Michelle, etc., etc.... Complimentons Mme et M. Georges Atanna.

AU GIPSY'S. Dans ce cabaret bien connu du Quartier Latin, célébrité du Boul' Mich', après des spectacles de ballets et de variétés où tant d'étoiles se révélèrent, voici maintenant une revue à grand spectacle : *Paris en Joie*, 18 tableaux de M. Léo Lelièvre fils, production de Gaston Dona ; au cours de ce spectacle, nous voyons les défilés des cuisiniers, des éventaillistes, des romans, des sports, des roses, des châteaux, des mousquetaires, des Normandes, etc. ; sans oublier le French-Canean, et les artistes applaudis Jean Janel, Olga Dalbanne, Michelle, Andrée Michelle, etc., etc.... Complimentons Mme et M. Georges Atanna.

LA GRANDE COUTURE AU CINÉMA
Dans le film *Premier rendez-vous* **Danielle DARRIEUX**
dans le prochain film *L'Age d'or* **Elvire POPESCO**,
et dans le film *Le Diamant noir* **Gaby MORLAY**
SONT
HABILÉES PAR MAGGY ROUFF
136, CHAMPS-ÉLYSÉES, 136



PHOTO STUDIO HARCOURT
NINETTE NOEL dont le tour de chant dans le dernier spectacle du Théâtre de l'Etoile a été particulièrement remarqué. Nous la reverrons sous peu sur cette même scène.

SALLE PLEYEL
SAMEDI 20 SEPTEMBRE 1941, A 20 H. 15
UNIQUE GALA
Lys Gauty
VEDETTE DES DISQUES « COLUMBIA »

"CHEZ ELLE" 18, rue Volney
Tél. : Op. 95-78
Gisette RABDEAU
MISSIA
Fred FISCHER - DADY
Les Frères DOMERGUE
Orchestre WAGNER
Dîners à 20 h. Cabaret à 21 h. MISSIA

ROYAL-SOUPERS
62, rue Pigalle - Tri. 20-43
DINERS-SOUPERS
NOUVEAU SPECTACLE
DE CABARET
Eiza RENY

LIBERTYS
5, PLACE BLANCHE - Tri. 87-42
DINERS
Cabaret Parisien
RAY. FRANCE

A.B.C. 11, Bd Poissonnière
Loc. Cen. 19-43. Tous l. j. 20 h.
Derniers jours de la
REVUE BURLESQUE
avec De nouveaux numéros sensationnels

PARADISE
EX-NUDISTES
16, r. Fontaine, Tri. 08-37
JACQUES VERLY
et les 24 Jolies Filles du Paradise
Mire DORIA

MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, Rue d'Amsterdam
Nacim KAN



PHOTO STUDIO HARCOURT
A l'Aiglon, nous pouvons applaudir chaque soir MADDY BRETON, gracieuse chanteuse dont le succès ne fait que s'affirmer.

Maurice vous attend tous les soirs à 21 heures à
"L'AMIRAL"
4, RUE ARSÈNE-HOUSSAYE, Bal. 56-66
M. MARTELIER
chante et présente
tout un programme d'attractions
Colette VIVIA

"GIPSY'S" 20, RUE CUJAS
QUARTIER LATIN
DE 20 HEURES A 1 HEURE DU MATIN
PARIS EN JOIE
REVUE AVEC ATTRACTIONS
ODÉON 89-22

LE PARNASSE De 9 h. à 8 h.
9, rue Delambre - Danton 81-52
Freddy DANIEL
chante et présente un programme de classe et
SON ORCHESTRE DYNAMIQUE
FR. DANIEL

ETOILE MUSIC-HALL
DES TEMPS MODERNES
35, Avenue Wagram
GEORGIUS
YVONNE LOUIS
Matinée à 15 h. - Soirée à 8 h. 15
Dim. 12 matinées à 14 h. et 17 h.

CARRÈRE
THÉ - COCKTAIL - CABARET
PATRICE ET MARIO
René DASSARY, Maurice TENAC et Françoise MARSAY
45 bis, rue Pierre-Charron

PARIS-PARIS
LAURE DIANA
L. JAMBELL - Liliane R. Nicolas
et les meilleures danseuses de Paris
Daniel VIGNEAU et Lyta VIOLLOS
Pavillon de l'Elysée. Anj. 85-10 et 22-60
LAURE DIANA

ALHAMBRA
50, rue de Malte
FREHEL - Géo CHARLEY
Pierre Bayle et Jacques Simonot
NATAL et BUSATTO

L'ARRIVEE DE LA COURSE AU BAR DE Vedettes



Samedi matin à 8 heures 30, alors qu'il ouvrait les portes de notre hôtel, le portier reçut en pleine poitrine, comme une bombe qui explose, une jeune fille, charmante d'ailleurs, qui, tout émue, lui jeta : " C'est ici, pour la course à la vedette ? " " Est-ce moi la première ? " Et elle brandissait un numéro de notre journal mis en vente depuis quelques heures à peine. " C'est que, ajoutait-elle, j'en ai fait du sport ! Pensez donc, j'habite tout près du canal Saint-Martin. A 7 heures ce matin, comme tous les samedis, j'ai sauté acheter mon " Vedettes ". J'ai tout de suite vu annoncer la course. Alors vous pensez ! " Seulement voilà ! j'avais une livraison urgente à faire, parce qu'il faut vous dire que je travaille dans la couture à façon, alors ça en a été du sport ! Si j'ai couru !... Et puis un bon voyage en métro — ça repose, oui ; mais on s'impatiente. — Enfin, m'y voilà. Ouf ! Ai-je gagné ? " Le brave homme chancelant sous ce flot de paroles, put enfin rassurer cette sportive enragée. Il lui remit la fameuse carte le conviant le soir même à 18 heures à venir prendre l'apéritif à notre bar, avec Jacqueline Delubac... et quelques surprises. Et le soir, exacts au rendez-vous, les 12 gagnants se retrouvaient dans notre bar, où joyeu-

PHOTO G.M. BENOIT
Jacqueline Delubac et Louise Carletti recevant au Bar de « Vedettes » nos lecteurs qui ont gagné la course.

sement accueillis par notre Directeur, notre Rédacteur en chef et notre amie Violette France, l'on célébra le succès de la première " course à la vedette ". Jacqueline Delubac, toujours exacte malgré des journées si remplies, arriva toute simple et souriante. On lui fit fête. Et petit à petit, les surprises affluèrent. Jugez-en ! Voici la ravissante Louise Carletti aux yeux de braise ; voici Georges Grey, le beau jeune premier qui aujourd'hui, pour les besoins du film qu'il tourne, nous apparaît pittoresquement un peu comme un homme des bois avec une barbe de quatre jours ; voici Betty Spell, " les plus jolies jambes de Paris ", de retour depuis quelques heures seulement ; voici enfin Ginette Leclerc, son front gavroche et son sourire éblouissant, voici encore Lucien Gallas et ses pirouettes... et ses lunettes à la Sacha. Les fauteuils se rapprochent. Les verres se remplissent. On échange — ô merveille — des cigarettes ! La collection " Vedettes " alertée apporte des photos. Les stylos jaillissent des sacs et des poches et chacun reçoit une ample collection. — Moi, s'écrie une gentille brunette, c'est au bureau que j'ai regardé mon " Vedettes ". Quand j'ai vu annoncer la course, j'ai poussé un tel cri que tout le monde était révolutionné. Vous pensez, à midi, si j'ai couru pour tenter encore une chance ! — Et moi, ajoute un jeune sportif, à midi en quittant le bureau, j'y ai été si fort que j'ai roulé dans l'escalier. La benjamine des gagnants a une adorable petite frimousse qui porte douze ans à peine. Elle regarde tout et tous avec de grands yeux, gourmande et extasiée. — Que c'est beau, que c'est chic et qu'elle est jolie, ajoute-t-elle, en contemplant Louise Carletti. C'est que, explique-t-elle, je suis acrobate, je travaille beaucoup et je veux devenir comme elle. — Allons, voilà une belle course accomplie. En place pour la seconde !

Au programme de réouverture de l'Amiral, YVETTE et JACKMANN, duettistes fantaisistes, remportent un gros succès dans la java endiablée « Ça s'est passé un dimanche » et dans leur répertoire swing.



PHOTO STUDIO HARCOURT

Vedettes

4f
32 PAGES



TOUS LES SAMEDIS
13 SEPTEMBRE 1941 — N° 44
49, AVENUE D'IÉNA, PARIS-16*

JACQUELINE FERRIÈRE
dans "CHÈQUE AU PORTEUR".
Distribution Sirius.
Production S. U. F.

PHOTO STUDIO HARCOURT